

Sur Shmuel Zygielbojm (I) : Témoignages, récits autobiographiques, correspondance

*par Nathan Weinstock**

Schmuel Mordekhay Zygielbojm est né dans le village de Borovica (arrondissement de Chelm, district de Lublin) en 1895 dans une famille pauvre. Son enfance s'est déroulée sur une toile de fond d'extrême misère avec la faim pour compagne familière.

Jusqu'à 10 ans, il fréquente un *kheyder*. Ensuite, on le met au travail : en fabrique d'abord, comme mitron dans une boulangerie ensuite. En 1907 – à l'âge de 12 ans – il entre en apprentissage à Varsovie chez un marchand gantier. Il dort à l'atelier, y est bon pour toutes les corvées et régulièrement roué de coups par surcroît. Fuyant cet enfer, il passera un certain temps à errer dans les rues, sans gagne-pain ni logis. C'est dans la métropole polonaise qu'il s'initie à l'action politique et syndicale.

Engagé comme serveur au cours de la Première Guerre mondiale à l'hôpital militaire russe de Chelm, il s'y familiarise avec la culture, en autodidacte, au contact des médecins russes. Ensuite, il se plonge dans une vie de militant, gravit rapidement les échelons du parti socialiste juif, le *Bund*, ainsi que du syndicat, sans réussir pour autant à s'arracher à la mouise : après son mariage, le ménage est contraint de loger dans une cave.

Devenu un dirigeant de premier plan, orateur apprécié, il s'installe à Varsovie en 1920 et collabore à la presse bundiste sous le pseudonyme d'"Arthur". En 1924, il entre au comité central du parti : il y sera constamment réélu. Mais c'est surtout sur le terrain syndical qu'il s'impose, à la tête de l'organisation syndicale commune judéo-polonaise. Par la suite, il sera élu conseiller municipal. Sa vie est une suite mouvementée de déplacements en province pour le compte du parti et du syndicat. Au cours de l'année 1936, il s'installe à Lodz. Néanmoins, il trouve encore le temps d'élargir son horizon culturel : ce lecteur avide et assidu se révèle, par ailleurs, amateur passionné du théâtre.

* Documents sélectionnés, présentés, traduits et annotés par Nathan Weinstock, collaborateur scientifique de l'Institut d'Etudes du Judaïsme, Bruxelles.

Après l'invasion nazie, en 1939, il gagne Varsovie, pour se soustraire à l'avance des troupes allemandes. Sous l'influence du dirigeant socialiste polonais Miecyszlaw Nielzialkowki, il s'investit avec acharnement dans la défense de la capitale que le haut commandement militaire entendait abandonner à l'ennemi. Le *Bund* et le Parti Socialiste Polonais (PPS) collaborent étroitement dans cette tâche. Membre du Comité de défense de la ville, Zygielbojm joue un rôle capital pendant les 21 jours que dure le siège de Varsovie. Il est au cœur de l'organisation des bataillons de défense juifs, tient un rôle charnière dans l'organisation de l'approvisionnement de la population juive, incarne pour ainsi dire le lien entre les travailleurs juifs et polonais de la capitale, rédige pour la *Folkstsaytung* des appels exhortant la population à se mobiliser pour la défense de la capitale.

Membre du comité clandestin du *Bund* qui s'est mis en place dès l'occupation, Zygielbojm se porte volontaire lorsque les nazis exigent la constitution d'une liste de douze otages, dont deux Juifs. Par chance, il parvient à échapper aux griffes de la *Gestapo* qui le recherche à Lodz.

Désigné comme membre du *Judenrat*, il adopte, des positions courageuses, s'opposant aux ordres de l'occupant. Il est amené ainsi à s'exposer dangereusement : sa vie ne tient plus qu'à un fil. Son parti décide en conséquence d'organiser son départ clandestin vers l'étranger en janvier 1940. Dès son arrivée en Belgique, il fait rapport à l'Internationale socialiste sur les atrocités allemandes en Pologne – il est alors l'un des premiers témoins directs de l'enfer nazi – et, après un bref séjour en France, il gagne New York au mois de septembre 1940. Il y entreprend une tournée de conférences sous les auspices du Comité ouvrier Juif avant de s'installer à New York comme ouvrier tailleur (*operator*). Après avoir assumé brièvement la fonction de directeur du mensuel socialiste *Tsukunft*, il est délégué par son parti à Londres pour y représenter le *Bund* au sein du Conseil National Polonais (en exil).

La période de son séjour londonien (du printemps 1942 au printemps 1943) est celle d'un combat acharné pour briser le mur du silence et de l'indifférence au sujet du sort des Juifs polonais sur lequel il est renseigné de première main grâce aux informations qui lui parviennent du *Bund* clandestin en Pologne. Infatigable, il multiplie rapports et communiqués, transmet d'innombrables dossiers à la presse et à la radio, fait antichambre auprès de toutes les personnalités politiques.

Simultanément, il est l'un des premiers – sinon le premier – à prendre la mesure de l'épouvantable catastrophe qui s'est abattue sur le judaïsme polonais, voué à l'extermination méthodique, particulièrement après la grande "action" de l'été 1942 qui liquide la quasi-totalité des Juifs de Varsovie.

Démoralisé, découragé, abattu, désespérant d'aboutir à un quelconque résultat lorsqu'il constate que la conférence anglo-américaine des Bermudes consacrée aux réfugiés (19-30 avril 1943) n'envisage pas la moindre mesure concrète pour porter assistance aux Juifs Européens – il prend la décision de mettre fin à ses jours dans l'espoir que la nouvelle de son suicide permettra du moins d'électrifier l'opinion mondiale et de la sensibiliser à la tâche urgente de sauver les derniers survivants de la Shoah.

C'est le 12 mai 1943 qu'il a mis un terme à sa vie.

* * *

Zygielbojm appartenait à la jeune génération des dirigeants bundistes, sans doute mieux intégrés à la réalité polonaise que leurs aînés. Ce facteur a certainement contribué à forger sa foi en une collaboration étroite entre les populations juive et polonaise. Il s'agit d'un engagement et d'une conviction qui vont bien au-delà de la simple réaffirmation rituelle de "l'internationalisme prolétarien".

Cet espoir a vraisemblablement été nourri aussi par des facteurs d'ordre biographique. Du temps de son enfance, le propriétaire (non-juif) du logement familial, homme de grand cœur, sut se montrer compréhensif vis-à-vis de ses locataires juifs bien incapables de s'acquitter de leur loyer. Plus tard, Zygielbojm deviendra en quelque sorte le protégé de l'épouse du vieux militant socialiste Zygmunt Hering et celle-ci lui donnera des cours de polonais.

Enfin, l'activité militante même de Zygielbojm s'inscrivait dans l'orbite de la collaboration judéo-polonaise puisqu'il dirigeait un syndicat auquel participaient des travailleurs organisés des deux nationalités.

Dans le récit de son départ clandestin de la Pologne occupée, Zygielbojm évoque à plusieurs reprises des manifestations de solidarité, tout comme d'autres militants bundistes d'ailleurs, (on songe à Bernard Goldstein ou à "Wladka"). Sur ce point, son récit diverge notablement du vécu de la plupart des chroniqueurs de la vie juive en Pologne occupée.

* * *

Quoiqu'il fût un authentique autodidacte et en dépit de ses multiples activités professionnelles et politiques, Zygielbojm nous a laissé une production littéraire importante comprenant notamment, outre ses écrits politiques de circonstance, un important manuscrit relatif à l'histoire du mouvement syndical juif. L'inventaire de cette œuvre reste à faire. Elle comprend notamment sa correspondance avec le *Bund* clandestin dans la Pologne occupée ainsi que ses rapports au Conseil National Polonais à Londres et avec le centre bundiste à

New York. Une fraction de ses écrits – et notamment les lettres d’adieu, écrites la veille de son suicide, qui constituent son testament spirituel, ont été recueillies dans le *Zygielbojm-Bukh*, publié par ses camarades au lendemain de la guerre.

* * *

Certes, le nom de Zygielbojm est resté gravé dans notre mémoire collective. Tout se passe cependant comme si l’on se souvenait uniquement de lui comme auteur d’une lettre d’adieu au Président et au Premier ministre du gouvernement polonais en exil, appel poignant adressé – par leur intermédiaire – à l’opinion mondiale. Or cet éclairage a quelque chose d’unilatéral et de réductionniste. Car si Zygielbojm a choisi de rejoindre volontairement ses frères dans l’abîme afin de protester avec éclat contre l’indifférence manifestée par l’opinion mondiale envers la *Shoah* en cours d’accomplissement, sa vie ne saurait se résumer à cette tragédie finale. Au contraire, ce suicide tragique s’analyse comme l’acte ultime d’une lutte incessante et opiniâtre pour sauver les derniers rescapés du judaïsme polonais. Le présent dossier vise précisément à restituer à Zygielbojm toute son “épaisseur” humaine, trop souvent masquée par une perception schématique.

Le lecteur trouvera donc ci-après un choix de documents de nature diverse : extraits de son récit des premiers mois de l’Occupation allemande à Varsovie où l’on assiste à la mise en place du mécanisme d’humiliation, de marquage, de domination et de contrôle policier nazis ainsi qu’aux premières manifestations de barbarie organisée, pages choisies du compte rendu qu’il a consacré à son passage clandestin vers l’Occident, seul véritable document autobiographique qu’il nous ait laissé, rapports d’activité et télégrammes adressés au centre bundiste de New York, lettres d’adieu, y compris les lettres à ses camarades et à ses proches ; et enfin, à titre documentaire, l’étude consacrée au suicide de Zygielbojm par R. Ainsztjn dans le bulletin de Yad Vashem en 1964 – inédit en français – qui reproduit les témoignages personnels d’Isaac Deutscher et d’Adam Ciolkosz sur les derniers jours de Zygielbojm. Ces divers textes ont été annotés afin de faciliter l’identification des personnes évoquées ainsi que de la séquence chronologique dans laquelle s’insèrent les faits rapportés.

On célébrera en 1997 le centième anniversaire de la fondation du *Bund*. Le moment m’a semblé propice – en dehors de toute préoccupation partisane – d’apporter par le présent recueil un modeste contribution à cette commémoration.



A handwritten signature in black ink, written in a cursive style. The signature is somewhat stylized and difficult to read, but it appears to be the name of the man in the photograph above.

Shmuel Zygielbojm

II. Récit de Shmuel Zygielbojm : le début de l'occupation nazie à Varsovie

Le début

A Varsovie, comme dans les autres villes de Pologne, les brutalités nazies vis-à-vis des Juifs ont débuté dès que les Allemands sont arrivés sur place (9). Quelques jours plus tard, la *Gestapo* s'est mise à "organiser" dans chaque ville un Conseil de la *Kehilla* (10) pour appliquer ses décisions concernant la population juive. Mais en réalité, le Conseil de la *Kehilla* endossait également l'importante et lourde responsabilité qui consistait à aider dans la mesure du possible les Juifs martyrisés, humiliés et affamés.

Après que la ville eût opposé la défense héroïque qui lui assura sa célébrité, les nazis ont signé un "traité" avec les représentants de la ville de Varsovie (11). Aux termes de cette "convention", les Allemands promettaient de distribuer, dans un premier temps, 160 000 rations de potage par jour à la population affamée. La première semaine, des camions nazis ont effectivement sillonné la ville, distribuant de la soupe : non pas 160 000 rations, comme ils s'y étaient engagés, mais quelque 40 000 à 50 000 rations (12). Il ne faudrait pas s'imaginer que pour ce faire les nazis y avaient été de leur poche. Au contraire, l'affaire s'est révélée pour eux extrêmement juteuse. La soupe était préparée à partir de produits polonais, résultat de leurs pillages en Pologne. Mais cela ne leur suffisait pas. Dès le deuxième jour, les nazis se sont présentés au siège du Conseil municipal et ont exigé que l'administration leur remette un million de zlotys à titre d'"avance" pour la distribution de soupe aux indigents. Et l'administration municipale varsovienne a dû payer.

Il était stipulé expressément dans la convention que la distribution de soupe se ferait à toute la population affamée de la ville, sans exception. Dès le premier jour, les nazis ont fait savoir que les Juifs en seraient exclus. Néanmoins, des milliers et des milliers de Juifs – hommes et femmes – étaient accourus, tenant leur petit récipient à la main, pour faire la queue, espérant obtenir une ration de soupe. Qui sait – se disaient-ils – s'ils ne réussiraient pas à obtenir un peu de potage ? Les adultes auraient sans doute renoncé à faire la queue pour eux-mêmes, mais dans d'innombrables milliers de foyers juifs languissaient des enfants dans un état de prostration extrême, épuisés par la faim. Et que ne ferait pas un papa ou une maman pour ses enfants ? Toutefois les "bienfaiteurs" nazis "délogeaient" à coup de bottes les Juifs, hommes ou femmes, qui se trouvaient dans la foule formant la queue pour la distribution de soupe. Et ils excitaient en outre les Polonais contre eux. Ils ont donné ordre aux Polonais d'exclure de leurs

rangs tout Juif reconnu comme tel “*parce que les Juifs vont jusqu’à voler aux Polonais la cuillerée de potage qu’ils s’apprêtent à mettre en bouche.*”. Et de plus, ils serinaient inlassablement aux Polonais leurs harangues relatives au “paradis” que deviendrait la Pologne dès que – grâce aux nazis – elle serait enfin devenue “*Judenrein*”.

Au bout de quelques jours, les “bienfaiteurs” nazis ont cessé de distribuer du potage et ont donné ordre au Comité d’assistance municipal de prendre en charge les besoins de la population affamée (13).

A cette époque, il existait déjà à Varsovie une section du parti nazi dotée de son propre “*Führer*” – un certain Janowski – qui avait été dépêché sur place d’Allemagne. Ce fameux Janowski a convoqué les dirigeants du Comité d’assistance générale municipal pour leur faire savoir que sur ordre d’Hitler, il allait prendre le contrôle de leurs activités. Il a ajouté qu’il exigeait une loyauté absolue ainsi que le respect du principe suivant : les Juifs seraient exclus de l’assistance générale municipale. “*Aux Juifs par les Juifs*” : il appartenait aux Juifs d’organiser eux-mêmes leur propre entraide.

Les représentants du Comité municipal ont fait valoir que les fonds d’assistance étaient alimentés par des contributions en provenance de la généralité des citoyens de sorte qu’ils ne pouvaient faire aucune exception ni exclure un groupe de citoyens en particulier. Le dirigeant nazi varsovien est resté sur ses positions.

Les discussions au sein du Comité d’assistance municipal au sujet de la distribution de secours aux Juifs se sont poursuivies pendant des jours. Une série de membres du Comité auraient voulu que le Comité se dissolve purement et simplement, plutôt que de céder à l’exigence antisémite nazie, parce que cette concession signifierait d’emblée qu’il abdiquerait toute indépendance. Mais il était impensable de dissoudre le Comité car les Allemands qualifiaient de “sabotage” la moindre tentative d’un fonctionnaire polonais d’abandonner le poste qu’il avait occupé antérieurement. Et les nazis punissaient le “sabotage” de la peine capitale. Il faut ajouter qu’au sein du Comité se trouvaient également des antisémites polonais – des “Endeks” et des membres de l’Ozon (14) – qui ne voyaient aucune objection à la solution de la question juive selon la méthode nazie.

A cette époque, un représentant des travailleurs juifs, qui était également membre du Conseil de la *Kehilla*¹ rencontrait chaque jour le célèbre maire de Varsovie, Stefan Starzynski, pour lui remettre une liste des atrocités commises par les Allemands envers les Juifs et sou-

1. Il s’agit de Zygielbojm lui-même – Les notes infrapaginales sont celles de la rédaction du *Zygielbojm-Bukh*.

vent aussi des ignominies perpétrées par des Polonais vis-à-vis de la population juive. A l'époque, Starzynski négociait encore officiellement avec les représentants de la puissance nazie et prenait souvent position en faveur des Juifs. Cette fois-ci, lorsque les nazis ont exigé que les Juifs soient exclus de l'assistance municipale, le représentant des travailleurs juifs au sein de la *Kehilla* s'est rendu une fois de plus auprès du maire. Cependant Starzynski, qui pendant toute la période écoulée, avait adopté un comportement courageux, lui a fait, cette fois-ci, l'impression d'un homme brisé. Néanmoins le maire a promis de faire tout ce qu'il pourrait (15).

Entre-temps les nazis ont convoqué Starzynski à une "conférence" consacrée à cette même question. Ils voulaient réorganiser l'ensemble du travail d'assistance municipale selon le modèle nazi et il leur tenait particulièrement à cœur de "démontrer" à la population polonaise que les dirigeants polonais s'étaient ralliés aux hitlériens de leur plein gré, adoptant d'eux-mêmes les méthodes nazies.

Starzynski a été retenu par les nazis pour cette "conférence" pendant des heures, de très nombreuses heures. Nous ignorons les méthodes que la *Gestapo* a utilisées au cours de cette "conférence", pour le "travailler". Toujours est-il que le lendemain matin une affiche était placardée dans la ville annonçant à la population le nouveau mode d'organisation de l'assistance municipale qui entraînait en vigueur. L'affiche indiquait en détail où il fallait se faire enregistrer, où l'on pouvait obtenir des produits et ainsi de suite. Le dernier paragraphe s'énonçait comme suit :

"Est seule admise à bénéficier de toutes ces mesures, la population varsovienne qui est en droit de prétendre à l'assistance. Les Juifs en sont exclus." L'affiche était revêtue de la signature du "*Führer du Bien-Etre National-Socialiste*", Janowski, et de celle du maire Starzynski...

Quelques jours après que la *Gestapo* eût amené Starzynski à accepter cette norme, on l'a arrêté. A partir de ce moment-là, nul n'a su ce qui était advenu de lui. Les nazis l'ont rapidement assassiné.

Immédiatement après ces événements, les nazis ont donné l'ordre à l'administration de Varsovie d'exclure les Juifs de toute assistance municipale ainsi que du droit d'accès aux hôpitaux, maisons de retraite, orphelinats, logements municipaux et ainsi de suite.

Ce fut un coup terrible pour l'ensemble de la population juive. Même sous l'empire de la politique antisémite de l'administration municipale polonaise antérieure, des centaines de familles juives parmi les plus démunies dépendaient tout de même, en tout ou en partie, des secours obtenus auprès du service municipal d'aide sociale pour leur survie. Il existait une série d'établissements – hôpitaux,

orphelinats, maisons de retraite, établissements pour malades mentaux et organisations similaires – qui admettaient les Juifs et pourvoyaient, intégralement ou partiellement, à leur entretien avec l'aide de la municipalité. Quelques institutions juives émargeaient à la Caisse municipale qui couvrait une partie de leurs frais de fonctionnement. A présent, on mettait subitement fin à toute forme de subsides. La population juive indigente et les institutions juives étaient invitées à s'adresser à la Communauté juive, afin que celle-ci pourvoie elle-même à leur entretien. Et ce faisant, on n'oubliait pas de s'y appliquer avec la brutalité et le sadisme typiques des nazis.

Les malheureux s'adressaient à la *Kehilla* où se déroulaient quotidiennement des scènes déchirantes. Mais la *Kehilla* elle-même était totalement éperdue. La *Gestapo* venait tout juste d'installer le *Judenrat* (16), lequel ignorait ce qu'il avait le droit de faire et ce qui lui était interdit. Et surtout : il ne disposait pas de quelque ressources que ce fût, pas plus qu'il n'avait de moyens financiers à sa disposition.

Afin d'expliquer la situation des *Kehillot*, il convient d'exposer comment ces *Judenräte* avaient été constitués et de quelle mission la *Gestapo* les avait chargés. Nous commencerons par la *Kehilla* de Varsovie.

Dix jours après que les Allemands se furent emparés de la capitale, la *Gestapo* fit son entrée officielle à Varsovie. Quelques membres de la *Gestapo* se sont présentés au bâtiment de l'administration de la *Kehilla* de Varsovie, au numéro 26 de la rue Grzybowska, déclarant qu'ils étaient venus chercher des armes. Ils ont exigé que l'on ouvre le coffre-fort et se sont emparés de 26 000 zlotys, somme qui avait été préparée pour régler les appointements mensuels des employés de la *Kehilla* et des enseignants.

Comme le président de la *Kehilla*, Mayzel (17) – qui avait été désigné à cette fonction par le Gouvernement réactionnaire polonais contre le vœu du Conseil élu de la *Kehilla* – ne se trouvait pas à Varsovie, les hommes de la *Gestapo* ont donné ordre au Vice-Président (Adam Czerniakow) (18) de se présenter à leur bureau. Là, ce dernier a été mis à la question pendant deux jours afin qu'il livre les noms des Juifs fortunés et qu'il donne des informations au sujet des institutions juives et des cadres de la Communauté. En outre, pendant tout ce temps-là, il a été contraint d'écouter les sermons antisémites des nazis et leurs élucubrations concernant la "morale". Finalement, la *Gestapo* lui a fait savoir qu'elle le désignait en tant qu'"*Aelteste*" de la Communauté juive. Il a reçu l'ordre de fournir la liste des vingt-quatre Juifs qui seraient désignés comme membres du "Conseil des Anciens" et une seconde liste de vingt-quatre suppléants. Ce Conseil aurait pour unique tâche d'exécuter les ordres que lui donnerait la *Gestapo* par son intermédiaire à lui, Czerniakow, en sa qualité d'"*Aelteste*".

La première séance du “Conseil” convoquée conformément à ces instructions s’est déroulée au milieu du mois d’octobre. Un officier de la *Gestapo* du nom de Mende (19) est venu assister à la séance. Il a tenu un discours, apostrophant les personnes présentes comme si elles étaient des criminels. Les membres du “Conseil” ont dû rester debout pendant toute la durée de son exposé. Il a déclaré que le sort des Juifs et de la *Kehilla* se trouvaient entre les mains de la *Gestapo*. La *Kehilla* n’était autorisée à s’adresser à aucune autre autorité nazie. Il n’était pas question d’accepter la moindre discussion : “*Chez nous c’est le Führer-Prinzip qui s’applique*”. Ce qui serait ordonné par la *Gestapo* devait être exécuté immédiatement et de manière ordonnée, “*et non pas à la manière juive*”. Lui, Mende, veillerait bien à ce que les Juifs exécutent tous les ordres de manière disciplinée ! Sinon....

Les membres du “Conseil des Anciens” ont reçu de la *Gestapo* des cartes d’identification portant la mention suivante : “*Le nommé... (nom et prénom) est membre du Conseil des Anciens de la Communauté juive de Varsovie et je l’ai chargé d’exécuter des tâches spéciales*”.

“*Sicherheitspolizei, Einsatzgruppe 4, ou Gruppenführer (signature)*”.

Quelles étaient les tâches “spéciales” que la *Gestapo* avait confiées au Conseil de la *Kehilla* ? En premier lieu, la *Kehilla* a reçu l’ordre de procéder à un recensement de la population juive de Varsovie (20). Il s’agissait d’un dénombrement complet de la population juive, sur la base d’un questionnaire en bonne et due forme, et accompagné de toutes les formalités ad hoc. Les questionnaires avaient été établis par la *Gestapo*. Celle-ci tenait non seulement à connaître le nombre de Juifs à Varsovie, mais voulait également déterminer l’ascendance, le niveau d’instruction, l’état de fortune et l’occupation professionnelle de chaque Juif en particulier. Chaque Juif varsovien a reçu l’ordre de remplir le formulaire un jour déterminé et de le remettre à l’administrateur de son logement, lequel devait remettre les formulaires le jour prescrit et au point de rassemblement qui avait été spécialement indiqué à cet effet. Ensuite, le jour indiqué, la *Kehilla* était tenue de remettre à la *Gestapo*, l’ensemble des données ainsi que les résultats dûment analysés.

Ce recensement juif a fait l’objet d’une affiche rédigée en allemand, en polonais et en yiddish, signée par la *Gestapo*. A l’époque, la langue yiddish usitée sur les affiches de la *Gestapo* sautait aux yeux des passants et recouvrait tous les murs de Varsovie, comme une espèce de facétie démoniaque. Et ceci ne faisait qu’intensifier la terreur qui s’était emparée des Juifs de la capitale.

Pendant tout le temps qu’a pris l’analyse des données du recensement, l’officier Mende de la *Gestapo* se rendait quotidiennement à la *Kehilla*, aboyant ses ordres, hurlant, injuriant et proférant des

menaces de mort. Souvent, il était accompagné de ses collègues gestapistes qui se divertissaient beaucoup au détriment des Juifs.

Comme les bandits de la *Gestapo* s'étaient emparés, dès leur première visite, de tout l'argent liquide que détenait la *Kehilla* et que les dépôts bancaires de la *Kehilla*, de même que tous les comptes détenus des Juifs, avaient été "bloqués" en manière telle que la *Kehilla* n'était pas en mesure de disposer de ses fonds, il s'est avéré extrêmement difficile d'obtenir les montants requis pour procéder au recensement. Ce n'est qu'au prix des pires difficultés que la *Gestapo* a autorisé la *Kehilla* à retirer de son propre compte de dépôts la somme requise.

Il résultait du recensement ainsi effectué que 361 600 Juifs résidaient à ce moment-là à Varsovie. Ceci s'est passé au mois de novembre 1939, après que des dizaines de milliers de Juifs eussent fui vers la partie du territoire polonais conquis par les Bolcheviks (21). Plus tard, ces Juifs sont revenus par milliers, fuyant la zone d'occupation bolchevique, et à ces derniers sont venus s'ajouter encore d'autres centaines de milliers de Juifs chassés par les nazis des villes et bourgades de la Pologne occidentale (22).

Au cours de toute la période du recensement, la *Gestapo* donnait journalièrement ordre à la *Kehilla* d'exécuter de nouvelles "tâches", chacune plus déshonorante que la précédente.

Auparavant, l'officier Mende de la *Gestapo*, déjà cité précédemment, avait exigé que la Communauté juive fournisse aux Allemands quelques bâtiments afin d'organiser des maisons de prostitution pour les soldats allemands. Selon ses dires, la pénurie d'établissements de cette nature avait pour conséquence que les Allemands se commettaient avec toutes sortes de femmes. La *Gestapo* ne voulait pas que les Allemands aient affaire à des femmes juives : c'est pourquoi il lui fallait des maisons de prostitution.

En même temps, le "chef des services sanitaires" qui s'était rendu spécialement auprès de la *Gestapo* – un certain "Professeur Richter" – a ordonné au service municipal de convoquer tous les médecins varsoviens. Ce "professeur" nazi a tenu à ces médecins un discours militaire qu'ils ont été contraints d'écouter en station debout. Il leur a dit qu'ils auraient à travailler sous ses ordres. Ceux qui n'exécuteraient pas ses commandements encourraient la peine de mort. Il a exposé à leur intention son "plan de travail" relatif à la situation sanitaire à Varsovie : il organiserait des lupanars modernes. Il était difficile d'obtenir des locaux dans la Varsovie détruite, mais la *Gestapo* saurait où les trouver...

Dans la capitale dévastée, tourmentée par les affres de la famine et des épidémies, le service de "dispensation de soins" nazi avait trouvé une mission en parfaite concordance avec la "culture" nazie : des maisons de tolérance, toujours plus de maisons de tolérance...

La Communauté juive a refusé de s'acquitter de cette mission. La *Gestapo* a dû reconnaître que la Communauté n'était pas en mesure de trouver des bâtiments dans la ville en ruines et elle a renoncé à son exigence.

Mais immédiatement après cette affaire, la *Gestapo* a imposé à la *Kehilla* une nouvelle "tâche", qui n'était pas moins honteuse que la première.

Début novembre, la *Gestapo* a convoqué dans ses locaux le Président de la *Kehilla* et lui a déclaré qu'étant donné que l'on avait diffusé un appel patriotique polonais illégal condamnant l'occupation brutale de la Pologne, la *Gestapo* exigeait que la Communauté juive découvrit en ses lieu et place l'identité de l'auteur dudit appel...

Lorsque la *Kehilla* a fait valoir qu'elle ignorait le nom de l'auteur et ne pouvait d'ailleurs pas le savoir, l'officier Mende de la *Gestapo*, déjà cité, a répliqué : "trois cent soixante mille Juifs doivent suffir pour découvrir une chose pareille"... Et il a ordonné la convocation en session extraordinaire du Conseil, aux fins de l'aviser de cette tâche et de lui impartir un délai de 24 h pour l'exécuter...

Il se comprend que **ni** la *Kehilla* **ni** aucun des trois cent soixante mille Juifs varsoviens n'ont communiqué l'identité de l'auteur de l'appel à la *Gestapo*. Il s'agissait d'une tentative visant à contraindre la Communauté juive de s'abaisser à du travail d'espionnage pour le compte de la *Gestapo*. Par la suite et à de nombreuses reprises de pareilles tentatives furent réitérées quoique la *Gestapo* sût que les Juifs n'exécuteraient pas de basses besognes pour le compte des nazis. Aussi ces demandes avaient-elles pour objet d'humilier les Juifs et de les soumettre à un régime de frayeur constante.

Lors de la dernière séance de l'administration de la *Kehilla* de Varsovie à laquelle j'ai assisté – et qui fut effectivement de nature à glacer les participants d'effroi – la *Gestapo* est arrivée pour formuler à l'égard des Juifs varsoviens une exigence qui relevait de la pure provocation.

Une fois de plus, le Président de la Communauté fut emmené à la *Gestapo* au beau milieu de la nuit. On l'a obligé à y attendre pendant une nuit entière. Ce n'est qu'au matin qu'on lui a fait part de l'affaire suivante : la *Gestapo* avait découvert l'existence d'organisations patriotiques polonaises clandestines dirigées par un Juif du nom de Kott (23). Elle recherchait ledit Kott qui avait toutefois disparu. La *Gestapo* exigeait que les Juifs varsoviens lui livrent Kott. Pour s'assurer que les Juifs exécuteraient effectivement l'ordre qui leur avait été intimé, la *Gestapo* avait arrêté 150 Juifs. Elle comptait les garder 48 h. A défaut pour la *Kehilla* de remettre Kott avant l'expiration de ce délai, on fusillerait les Juifs arrêtés et l'on prendrait 150 nouveaux otages juifs,

que l'on garderait à nouveau 48 h et si le "criminel" n'avait toujours pas été livré à l'issue de ce deuxième délai de 48 h, ce deuxième contingent de 150 Juifs serait fusillé et on procéderait à l'arrestation de 150 nouveaux Juifs, et ainsi de suite. Ce procédé consistant à arrêter et à fusiller un nouveau contingent de Juifs toutes les 48 h se poursuivrait aussi longtemps que les Juifs n'auraient pas livré à la *Gestapo* ce fameux Kott qu'elle recherchait.

Le Président nous a communiqué cette nouvelle effroyable au cours d'une réunion extraordinaire. Ainsi s'expliquait pour nous l'objectif des arrestations de masse auxquelles avait procédé la *Gestapo* la veille au sein de l'intelligentsia juive de Varsovie.

Nous étions assis là, abattus et les nerfs à vif en raison de ce nouveau coup qui nous frappait. Les dents serrées, nous nous efforcions de maîtriser nos émotions pour éviter de nous emporter, de parler calmement, d'examiner ce que nous pouvions faire et comment nous pouvions déjouer ce nouveau décret sanglant.

Lorsque nous sommes sortis en rue, les murs étaient déjà couverts d'affiches de la *Gestapo* annonçant qu'elle recherchait un Juif du nom de Stanislaw Kott, coupable de banditisme ainsi que d'autres méfaits. Elle promettait une récompense importante à quiconque l'aiderait à le retrouver. Une photo du "criminel" était reproduite au milieu de l'affiche : l'effigie d'un jeune homme, presque un enfant.

La *Gestapo* s'est bien gardée de faire savoir aux Polonais qu'elle recherchait "le Juif Kott" parce qu'il était le dirigeant d'une organisation patriotique polonaise clandestine qui luttait contre les nazis. Bien au contraire : elle a annoncé qu'elle recherchait un Juif qui était un criminel endurci. Les agents de la *Gestapo* sillonnaient le quartier juif en tous sens, à la recherche de médecins et d'avocats juifs ou d'autres membres de l'intelligentsia juive qu'ils pourraient arrêter. Ils préparaient le deuxième contingent de 150 détenus Juifs qui seraient tenus pour responsables de la livraison de Kott. Et ensuite, les arrestations de Juifs varsoviens se sont poursuivies pendant plusieurs semaines de suite. Il se comprend que ni la *Kehilla* de Varsovie ni aucun des Juifs varsoviens ne songeaient – ni ne pouvaient songer – à livrer – ni même simplement à rechercher – le "Stanislaw Kott" en question (24).

Le premier décret relatif au ghetto de Varsovie

Trois semaines après que la *Gestapo* eût désigné le "Conseil des Anciens" de la Communauté juive de Varsovie, les membres de ce Conseil se sont vu subitement convoquer à une séance urgente.

C'était le samedi. On sentait dans l'air une atmosphère indescriptible faite d'extrême nervosité, de terreur et d'angoisse mortelle. A midi,

les membres de la *Gestapo* ont fait irruption chez le Président de la *Kehilla* exigeant qu'il convoque pour 4 h une séance extraordinaire du Conseil (25). A 4 h, 16 membres seulement sur les 24 composant le Conseil étaient réunis. Il s'était avéré impossible de trouver les autres pendant les quelques heures qui venaient de s'écouler. En proie à des pressentiments sinistres, nous étions assis dans la salle de conférence de la *Kehilla* juive de Varsovie. Ce n'était pas la première fois que la *Gestapo* nous convoquait subitement de cette manière. Et il s'agissait chaque fois de nous communiquer un décret funeste, souvent une tâche écoeurante que nous devions refuser d'exécuter. Nous savions que nous jouions avec le feu et que, tôt ou tard, la *Gestapo* nous manipulerait en nous contraignant à protester et que cette protestation servirait de prétexte, non seulement à nous torturer ou peut-être même à nous fusiller, mais également à se venger sur tous les Juifs de Varsovie.

Nous voilà donc assis en train d'attendre, dans la salle plongée dans une semi-obscurité. Nous venions d'apprendre ce même jour la nouvelle qu'à Cracovie ordre avait été donné aux Juifs de porter un "insigne de la honte" spécial : un brassard blanc frappé d'une étoile de David bleue à arborer au bras droit. Nous tentions donc de deviner si la convocation de ce jour ne signifiait pas qu'un ordre similaire avait été édicté pour Varsovie que nous serions contraints d'appliquer à notre tour.

Cette mesure aussi, nous la considérions comme une discrimination pénible et humiliante ; aussi certains d'entre nous tentaient-ils d'échafauder des plans qui nous permettraient de nous y opposer, s'il en était effectivement question. Mais ce que la *Gestapo* avait préparé à notre intention, s'est révélé bien plus terrible que ce que nous avions pu nous représenter.

Brusquement, à 4 h 15, la porte de la salle de conférence s'est ouverte avec fracas et des hommes de la *Gestapo* armés de fusils – revolvers et cravaches au poignet – se sont précipités dans la pièce en courant. Ils étaient bien huit. Les gestapistes se sont disposés autour de nous en arc de cercle, nous fixant en silence, le visage sombre et mal intentionné. Leur irruption avait été à ce point précipitée que les seize Juifs qui étaient assis autour de la longue table de conférence se sont levés un à un. Pendant un laps de temps fort long a régné un silence pénible et oppressant. Debout autour de la table, il y avait de vieux Juifs à barbe, représentants de la communauté orthodoxe de Varsovie ; on voyait également – debout eux aussi, mais vêtus à l'européenne – les représentants des commerçants juifs, quelques membres de l'intelligentsia juive, et parmi eux – toujours debout – un vieil historien juif renommé¹ qui était un des membres du Conseil de la *Kehilla* ; un

1. Le Professeur Meïr Balaban.

représentant des travailleurs juifs se trouvait également parmi les membres du Conseil.

Les membres de la *Gestapo* restaient là, sans piper mot, tandis que l'on voyait se dessiner sur les lèvres de nombre d'entre eux un sourire sinistre et rusé. Finalement, l'un d'entre eux a apostrophé l'assistance en hurlant, comme s'il s'adressait aux recrues dans une caserne :

– *Est-ce que tout le monde est là ?*

Le Président lui a tendu la liste des membres du Conseil et il s'est mis à crier leurs noms. Il se trouvait justement que le nom du vieil historien érudit figurait en première place et le vieillard a répondu tranquillement "*Ja*". Le jeune milicien de la *Gestapo* a hurlé avec rage : "*C'est "Hier", qu'il faut répondre !*" Et le vieillard a dû crier à voix haute : "*Hier*". Après lui, tous ceux dont les noms ont été appelés ont dû répondre de la même manière, comme s'il s'agissait de recrues rassemblés dans une caserne ou de criminels.

Après l'appel nominatif, les agents de la *Gestapo* se sont retirés avec le Président dans son bureau afin d'établir la liste des absents. De nouveau, il a fallu que nous restions assis à attendre pendant un quart d'heure. Nous ne savions toujours pas de quoi il s'agissait, mais la scène que nous venions de vivre n'augurait rien de bon. Nous en étions encore tous profondément impressionnés. Et voilà que le représentant des Juifs religieux regagnait lentement sa place tandis que son visage et sa barbe tremblaient encore sous le choc. L'un des commerçants varsoviens les plus estimés¹ rompit subitement le silence : "*Justement, je ne m'attendais pas à pouvoir dormir dans mon lit aujourd'hui. Regardez : j'avais pris soin d'emporter une brosse à dents et une serviette...*" et il sortit de sa poche les deux articles qu'il venait de citer et nous les exhiba.

Après une attente de 15 minutes, la porte s'est ouverte à nouveau et un officier de la *Gestapo* a fait son entrée. Il a déclaré ce qui suit : "*Ecoutez attentivement ! Le Conseil est composé de 24 membres effectifs et de 24 suppléants. Ne sont présents ici que 16 d'entre eux. Je vous donne une demi-heure pour rassembler tous les autres. Il faut que 48 Juifs se trouvent ici. Toute discussion à ce sujet est exclue. "Befehl ist Befehl"*.

L'officier de la *Gestapo* est sorti. Le Président du Conseil de la *Kehilla* est rentré en séance et nous nous sommes mis à réfléchir à ce que nous pouvions bien faire. Le représentant des travailleurs juifs a proposé de ne rien faire du tout, de déclarer simplement que le Prési-

1. Abram Gepner.

dent avait exécuté l'ordre de la *Gestapo*, qu'il avait adressé à toutes les personnes concernées des convocations pour la séance mais qu'en raison du fait que les membres du Conseil de la *Kehilla* ne pouvaient tout de même pas rester confinés chez eux pendant une journée entière, nombre d'entre eux n'ont pas reçu la convocation et n'étaient pas au courant de la tenue de la séance extraordinaire.

Toutefois, les autres membres n'étaient pas d'accord : "*Prenons soin de ne pas trop irriter ces voyous*", disaient-ils. C'est pourquoi on en est resté à la proposition de constituer un contingent complet de membres du "Conseil des anciens", quitte à substituer des recrues de fortune à ceux que l'on ne réussirait pas à trouver.

Tous les employés de la Communauté juive qui étaient présents ont été convoqués, de l'intérieur du bâtiment on a hélé quelques Juifs qui passaient par hasard à proximité du siège de la *Kehilla* ainsi que des Juifs qui dirigeaient une entreprise de pompes funèbres non loin du bâtiment communautaire.

On a remis au lieutenant de la *Gestapo* la liste des personnes présentes parmi lesquelles plus de la moitié étaient des Juifs pris au hasard. Il n'avait pas sur lui la liste des membres du Conseil et il a accepté celle qui lui a été remise comme étant conforme. Ensuite, il a donné ordre d'entrer dans la grande salle de séance de la *Kehilla* et de s'y regrouper par rangées séparées : les membres effectifs du Conseil d'un côté et les suppléants de l'autre.

Nous sommes restés là un bon moment, répartis ainsi en formation, dans la grande salle de séance de la *Kehilla* à attendre, puis la porte s'est ouverte et une cinquantaine de membres de la *Gestapo* en uniforme, précédés d'un officier, ont fait irruption dans la pièce : ayant tous revolver et cravache à la main. Parmi eux se trouvaient également deux hommes en civil qui parlaient polonais.

Nous sommes restés ainsi en silence pendant un long moment. Les deux rangées de Juifs, disposés en file indienne tout le long de la salle plongée dans la semi-obscurité et au milieu : le groupe de membres de la *Gestapo*. Bourreaux et victimes se mesuraient du regard en silence tandis que du haut des murs nous contemplaient des générations de rabbins varsoviens. Certains membres de la *Gestapo* laissaient reposer leurs mains aux hanches et se balançaient sur la pointe de leurs bottes brillantes, regardant autour d'eux d'un sourire moqueur et menaçant. D'autres étaient munis d'appareils photos. Par moments on apercevait l'éclair d'un flash : ils photographiaient la scène. Nous sommes restés debout ainsi pendant longtemps en attendant de connaître notre sort.

Finalement, l'officier s'est adressé à nous d'un ton impérieux : *Juifs ! Ecoutez attentivement ! Pour des raisons bien précises, la Kom-*

mandatur a ordonné ce qui suit : tous les Juifs de la ville de Varsovie tout entière doivent quitter leurs habitations pour mardi matin au plus tard et déménager dans les rues qui sont destinées à devenir un ghetto pour les Juifs.”

Il a pointé du doigt vers une carte de Varsovie sur laquelle les quelques rues qui étaient destinées à devenir un ghetto juif étaient entourées d'un trait au crayon rouge.

“Afin de garantir que l'ordre soit exécuté ponctuellement, les 24 membres du Conseil sont tous pris en otages. Ils en répondront sur leur tête. Vous tous également, membres actifs du Conseil, vous en répondrez sur votre tête. Mais, en attendant, nous ne vous emprisonnons pas car il faut bien qu'il y ait quelqu'un pour exécuter nos ordres.”

Et immédiatement après, les membres de la *Gestapo* ont entouré les 24 Juifs choisis tout à fait au hasard, et après avoir donné l'ordre suivant : *“En avant, marche !”*, ils les ont fait sortir de la salle. Devant la sortie, en bas, étaient déjà stationnés des camions sur lesquels les Juifs ont été embarqués. La majorité d'entre eux ne savaient même pas de quoi il s'agissait ni ce qu'on leur voulait.

Après le départ de la *Gestapo*, nous sommes tous restés là, abattus, pendant un temps assez long. La carte de Varsovie était restée entre les mains du Président. Ensuite, tout le monde s'est subitement mis à parler en même temps et à s'interroger mutuellement pour savoir ce qu'ils pensaient qu'il fallait faire. Nombre d'entre eux commençaient déjà à formuler des propositions pratiques, relatives à la manière d'exécuter l'ordre qui venait d'être donné.

Les aiguilles de la montre indiquaient qu'il était presque 7 heures. Et, en raison du couvre-feu, on ne pouvait sortir en rue que jusque 7 heures du soir. Il ne restait plus qu'à se disperser, à tenter tant bien que mal de trouver le sommeil malgré ce terrible souci qui nous rongeaient, et de se retrouver le lendemain matin à 8 heures afin d'examiner la situation.

Le lendemain matin, nous nous sommes retrouvés : fatigués, énervés, sortant d'une nuit d'insomnie.

L'ordre relatif à l'instauration du ghetto devait être exécuté pour mardi au plus tard, c'est-à-dire en l'espace de deux jours. Nous avons constaté que le nombre de Juifs frappés par l'ordre de la *Gestapo* et qui devraient quitter leurs habitations antérieures dépassait 80 000 personnes. Les autorités nazies n'avaient publié aucun ordre officiel à ce sujet. Ce qui signifiait que la *Gestapo* contraignait la *Kehilla* à instaurer elle-même un ghetto à l'intention de la population juive. Fallait-il le faire ?

Le représentant des travailleurs ¹ a proposé que la *Kehilla* refuse d'obtempérer à cet ordre : Nous vivions des jours tragiques et périlleux ; nous ne pouvions nous laisser enfermer dans un ghetto sans entreprendre une tentative de nous y opposer. Comment justifierions-nous notre attitude envers la population juive aujourd'hui ou envers nos enfants demain ? Il fallait se rendre tous ensemble à la *Gestapo* pour lui faire savoir que nous ne pouvions pas exécuter cet ordre. Et que la *Gestapo* fasse de nous ce qu'elle voulait.

Ce point de vue a été soutenu par quelques membres du Conseil. La majorité pensait cependant que nous ne pouvions pas emprunter cette voie. Certains ont soulevé la question suivante : qu'arriverait-il si nous n'exécutions pas nous-mêmes cet édit ? Des soldats nazis fracture-raient l'entrée des maisons juives et expulseraient de force les Juifs de leurs foyers. Que feraient-ils de nos femmes et de nos enfants ?

Ce fut une séance tragique. Nombre des gens présents pleuraient. On proposa d'envoyer une délégation en ville auprès de l'autorité allemande suprême, chez le commandant allemand de l'époque, le général Neurath (26), pour lui exposer qu'il était impossible d'exécuter tant au plan formel que du point de vue pratique. Il n'était tout simplement pas possible de trouver un nombre suffisant de logements dans les quelques rues et ruelles juives, et ce d'autant plus qu'un grand nombre de bâtiments avaient été détruits par l'artillerie.

Les membres du Conseil ont pris peur en entendant cette proposition parce que la *Gestapo* avait prévenu à plusieurs reprises qu'il était interdit aux Juifs de s'adresser à quelqu'autre autorité que ce fût en dehors d'elle-même. La situation était toutefois à ce point grave que le Conseil de la *Kehilla* a accédé à la proposition. On a désigné une délégation qui s'est rendue auprès du commandant militaire allemand.

Le lendemain matin, nous avons été convoqués une fois de plus à une réunion, quoique nul d'entre nous n'était rentré chez lui à quelque moment que ce fût au cours de la veille. Entre-temps, des conflits s'étaient fait jour parmi les membres du Conseil sur le fait de savoir s'il fallait ou non prendre des mesures pratiques pour exécuter l'ordre donné.

La délégation est revenue et a fait rapport aux membres en séance le lendemain matin. Il s'est avéré qu'en dehors de la *Gestapo*, aucun des hauts fonctionnaires allemands n'était au courant de toute cette histoire. Il s'agissait d'une affaire mise sur pied par les seuls membres de la *Gestapo*. La délégation avait également décrit au général allemand la situation sanitaire de la ville. Des épidémies sévissaient.

1. Sh. M. Zygielbojm.

L'instauration du ghetto signifierait que les épidémies s'intensifieraient et se propageraient de manière indescriptible. Le général a promis à la délégation de s'entendre avec la *Gestapo* et a conseillé de ne rien faire en attendant, tant que la *Kehilla* n'aurait pas reçu de nouvelle injonction (27).

Pendant que nous écoutions le rapport fait par la délégation, un délégué de la *Gestapo* est arrivé et a ordonné au Président du Conseil de la *Kehilla* de se présenter à la *Gestapo* à quatre heures de l'après-midi. De toute évidence, l'entrevue qui l'attendait serait pénible et nous ne voulions pas qu'il s'y rende seul. Nous avons convaincu le Dr Szoszkies (28) d'accompagner le Président. Tous deux nous ont rapporté par la suite la scène effroyable qu'ils avaient vécue à la *Gestapo*. Ils avaient été accueillis par un "*Obergruppenführer*" du nom de Batz (29). Pendant une heure entière, il avait tempêté, en proie à une colère folle, agitant une cravache au-dessus de leurs têtes, cognant sur la table et brisant des encriers. Comment avaient-ils osé s'adresser à d'autres autorités ? Ne les avait-il pas prévenus qu'il leur était interdit de s'adresser à qui que ce fût d'autre que lui ? Qu'il décidait de la vie ou de la mort des Juifs ? Il allait les fusiller, les exterminer.

Après avoir donné libre cours à sa fureur, il s'est quelque peu calmé sous l'effet même de son explosion de rage. Il a accru la superficie prévue pour le ghetto de quelques rues et a prorogé le délai dans lequel l'ordre devait être exécuté jusqu'au mercredi, déclarant à ce sujet qu'il donnerait un ordre officiel concernant la question. Après avoir pris connaissance de ce rapport, le Conseil de la *Kehilla* a décidé de s'approprier à exécuter pratiquement le décret. Une commission constituée spécialement à cet effet s'est mise à préparer des listes des rues que les Juifs devaient évacuer et de celles où les Juifs devaient se regrouper. On a organisé un corps de quelques centaines de jeunes qui devaient aller de maison en maison pour notifier la "bonne nouvelle" à la population et lui communiquer les informations indispensables.

Quoiqu'il n'y eût ni journaux ni TSF, la nouvelle relative au décret instaurant le ghetto s'est propagée avec la vitesse d'un éclair au sein de la population juive, suscitant une panique considérable. Des milliers de personnes se sont réunies devant le bâtiment de la *Kehilla* et ont exigé qu'on leur indique exactement vers quel endroit ils devaient déménager, qu'on les aide à trouver des logements et qu'on les protège afin que les Allemands ne pillent pas leurs maigres possessions pendant qu'ils devraient traverser les rues de Varsovie pour se rendre d'une habitation à l'autre. A chaque jour qui passait, la nervosité des Juifs s'accroissait de même que le nombre de Juifs qui faisaient le siège du bâtiment de la *Kehilla*. Des milliers de personnes, principalement les gens fortunés, n'ont pas voulu attendre d'avantage et ont accouru vers les rues juives pour y chercher un logement.

Entre-temps, se poursuivait le conflit qui avait éclaté parmi les membres de l'administration de la *Kehilla* sur le point de savoir s'il fallait ou non exécuter l'ordre donné. Le représentant des travailleurs s'y opposait avec obstination. Il faisait valoir que depuis l'entrevue avec Batz, la *Gestapo* n'avait pas proclamé publiquement l'ordre qu'elle avait donné. Elle avait uniquement déclaré qu'elle allait le faire. Vint l'avant-dernier jour du délai imposé pour l'exécution du décret. La tension nerveuse était à son comble. Depuis l'aube se trouvait réunie devant le bâtiment de la *Kehilla* une masse considérable de Juifs qui attendaient des nouvelles. Des délégations de l'administration de la *Kehilla* se rendaient encore toujours auprès de divers fonctionnaires haut placés de la *Gestapo* pour tenter de négocier : obtenir que le ghetto fût élargi de manière à pouvoir y inclure une rue de plus et puis encore une rue. Parce que la *Gestapo* avait exclu de son ordre de regroupement des rues aussi purement juives que les rues Panska, Szliska ainsi que d'autres artères similaires.

Vers midi, la nervosité de la foule de Juifs rassemblés en rue a atteint une intensité telle que l'on pouvait croire que le bâtiment était sur le point de s'écrouler. C'est alors que le représentant des travailleurs a décidé de courir un grand risque. Emmenant avec lui M. Szoszkes, il lui a proposé de haranguer la foule pour la calmer. Après que Szoszkes eût communiqué au public des informations au sujet de la situation, le représentant des travailleurs est sorti en rue et a tenu un discours devant la foule de plus de dix mille Juifs qui y était rassemblée (30). Il a tenté de leur remonter le moral, de les apaiser et il a tenté de leur donner du courage en faisant appel à leur sentiment de dignité. Il les a exhortés à rester dans leurs foyers jusqu'à ce qu'on les en expulse par la violence : personne ne devait accepter l'enfermement volontaire dans un ghetto.

C'est immédiatement après cette prise de parole que s'est tenue une nouvelle séance du Conseil de la *Kehilla* dans une ambiance véritable de tragédie. Dans la grande salle étaient rassemblés quelque 400 jeunes que l'on s'apprêtait à dépêcher auprès des maisons juives pour signifier aux habitants l'instauration du ghetto. Au cours de la séance du Conseil de la *Kehilla*, le représentant des travailleurs juifs a usé de toute sa force de persuasion s'efforçant de convaincre l'assistance de manifester son refus d'obéir à l'ordre nazi. Craignant que les masses juives ne soient frappées par un malheur plus grand encore si les Juifs n'acceptaient pas d'exécuter d'eux-mêmes l'ordre donné, la majorité de l'administration de la *Kehilla* a refusé de suivre son point de vue. Elle a décidé d'envoyer les jeunes dans les maisons juives. A ce moment-là, le représentant des travailleurs a fait une déclaration qui a fortement secoué toutes les personnes présentes :

“Vous venez de prendre une décision historique” – a-t-il déclaré – “il résulte de la décision que vous avez adoptée que ma force de persua-

sion a été insuffisante pour vous convaincre de ne pas obtempérer. Mais en ce qui me concerne, je n'ai pas la force morale de prendre part à l'exécution de votre décision. J'ai la conviction que je ne mériterais plus de vivre plus longtemps si l'on imposait l'instauration d'un ghetto sans que j'ai risqué ma tête à m'y opposer. Je déclare en conséquence que je renonce à mon mandat. Je sais que le Président a le devoir de communiquer immédiatement cette démission à la Gestapo et je suis parfaitement conscient des conséquences qui peuvent en découler pour moi. Mais je ne puis agir autrement."

Cette déclaration a fait l'effet d'une bombe. Personne ne s'y attendait. Le lendemain matin, le Président de la *Kehilla* s'est rendu auprès d'une autorité supérieure de la *Gestapo* et il y a appris que le fonctionnaire nazi Batz mentionné précédemment – l'auteur du sinistre décret – avait été convoqué subitement à Berlin. Le fonctionnaire supérieur de la *Gestapo* lui a annoncé qu'il reportait l'édit d'une nouvelle semaine. Et à l'issue de cette semaine, la *Gestapo* a fait savoir à la *Kehilla* que l'ordre d'instauration du ghetto avait été postposé de "*plusieurs mois*".

Il n'y a pas eu de renouvellement du décret relatif à l'instauration du ghetto de Varsovie sous la forme évoquée précédemment. Mais, de fait, un ghetto de facto des Juifs varsoviens s'est constitué, indépendamment de tout ordre officiel tendant à pareille ségrégation.

Les rafles de Juifs affectés aux travaux forcés, les agressions au cours desquelles on se faisait détrousser en pleine rue, les expulsions hors des foyers, l'obligation de porter un insigne juif distinctif : il résultait de tout cet ensemble d'exactions qu'il devenait difficile aux Juifs de se déplacer ou d'habiter dans des rues non-juives. En effet, chaque Juif en particulier y sautait davantage aux yeux. Dans les rues chrétiennes, les brigands nazis s'attendaient à trouver des Juifs plus riches et ils fouillaient plus méticuleusement chaque habitation juive. C'est pourquoi beaucoup de Juifs ont déménagé d'eux-mêmes des rues chrétiennes pour rejoindre des proches et des amis dans les rues juives. En cette époque difficile et en ces moments amers, les Juifs cherchaient à se soutenir mutuellement, à se montrer solidaires. Mais indépendamment de cela, les Allemands ont profité des épidémies de typhus qui sévissaient dans le quartier juif à forte densité de population. Ils ont mis les rues juives en quarantaine sous prétexte qu'il s'agissait de quartiers dangereux, infestés par les épidémies. Dès octobre 1939, la "*Sanitar-Macht*" hitlérienne a donné ordre d'isoler les issues du quartier juif avec du fil barbelé. Et c'est ainsi qu'un beau matin se sont retrouvées barricadées de la sorte des rues juives telles que les rues Sienna, Zlota, Prusznà, etc.

En décembre, on a contraint la *Kehilla* à apposer trente-quatre inscriptions sur des tableaux en bois portant la mention "*Attention ! Zone*

d'épidémie". Ces affiches, clouées sur des plaques en bois, ont été exposées dans les trente-quatre rues menant au quartier juif. A côté de ces panneaux, le pouvoir militaire allemand avait affiché des avertissements destinés aux soldats allemands les mettant en garde contre la fréquentation de ces "rues pestiférées".

Tout ceci ne gênait toutefois aucunement les membres de la *Gestapo* ou d'autres Allemands de passer leurs journées à piller le quartier juif. Sous prétexte de combattre l'épidémie, on fermait souvent des rues juives tout entières avec interdiction pour qui que ce soit de quitter sa demeure pendant deux semaines.

Ce n'est que plus tard – en avril ou en mai 1940 – qu'ordre a été donné de murer entièrement les trente-quatre issues donnant accès au quartier juif, afin que les Juifs sortent le moins possible de leurs rues pour se rendre dans les rues chrétiennes. Et c'est ainsi que s'est créé un ghetto de facto avant même son institution ultérieure qui s'est faite de manière officielle et complète (31).

III. Récit de Shmuel Zygielbojm : mon évasion de la Pologne occupée par les nazis

... De l'autre côté de la rue stationnait un fiacre solitaire (32).

La jument grise, squelettique, sommeillait par cette matinée de gel. Sur le siège, emmitouflé d'un châle pour se protéger contre le froid, était installé le cocher. Dans la semi-obscurité de l'aube sa silhouette, enveloppée d'une véritable montagne d'écharpes et de chiffons, se détachait et elle paraissait absolument énorme. C'était un des nôtres, un homme de toute confiance, et il avait été convenu d'avance qu'il nous attendrait ici. Dès que je me suis montré à l'entrée de la porte cochère, il a fait signe d'un coup de cravache que tout était "en ordre", sans même donner un coup d'œil dans ma direction. Ce qui voulait dire que je pouvais m'installer dans le fiacre. Après être rapidement monté dans la voiture dont on avait relevé la bâche, je me suis enfoncé dans un coin. Nous parcourions en cahotant les rues enneigées. De mon siège, j'ai fait mes adieux à chaque maison, à chaque ruine. Chaque recoin de Varsovie symbolisait un moment de ma vie. Chaque pierre, chaque ruine évoquaient et me rappelaient sans arrêt les journées décisives que j'avais vécues ainsi que les espoirs et les déceptions toujours renouvelés. J'avais peine à m'en arracher, comme s'il s'était agi de personnes vivantes.

Ça et là, un Allemand en uniforme bleu nous dépassait tandis que ses pas martelaient le trottoir : la *Gestapo*. Tout en les observant d'un regard en coin, je m'interrogeais : prenais-je également congé de ceux-là ? N'allais-je pas retomber entre leurs mains ?

Les ruines de la rue Marszalkowska défilaient lentement devant nous. Entre les gravats surgissaient quelques maisons isolées, demeurées intactes, faisant saillie comme les rares dents conservées dans la mâchoire d'un vieillard. Nous avons longé les ruines de la gare principale qui avait été incendiée (la gare "viennoise") pour emprunter l'allée Jerozolimskie. Devant les décombres – tout ce qui subsistait de la nouvelle gare qui venait d'être édifiée à Varsovie avant que n'éclate la guerre – mon fiacre s'est arrêté. Cela se passait en janvier 1940...

Dans la gare

Dans la gare régnait un véritable tumulte et il y faisait glacial. Elle était remplie de gens en costume de paysans. Encombrée de colis et de paquets, la foule s'y bousculait devant l'unique caisse où l'on vendait des billets de chemin de fer. Des soldats allemands, revêtus de longues pelisses, patrouillaient, fusil en bandoulière et baïonnette au canon, circulant au sein de la foule et scrutant chaque visage. De leur côté, les paysans polonais jetaient des regards obliques sur les Allemands et parlaient à voix basse.

Un petit nombre de Juifs, arborant une bande d'étoffe jaune et portant un "brassard juif" (33), rasaient précautionneusement les murs, se blottissant dans les encoignures du hall de la gare. Ils cherchaient à se rendre invisibles, à se soustraire aux regards des Allemands.

La gare provisoire consistait en un hall à moitié construit. Les murs étaient restés inachevés, des barres de métal et des poutres nues jaillissaient hors des murs. Au milieu du hall de gare, un escalier menait aux plates-formes non recouvertes, situées au sous-sol, d'où devaient partir les trains.

Le bâtiment était plongé dans une semi-obscurité et on y était saisi par un froid terrible, comme dans une morgue. Les gens paraissaient plongés dans le désespoir et dans une tristesse infinie. Leurs bousculades étaient retenues, funèbres : comme lors d'un enterrement.

J'ai aperçu Stanislaw, mon camarade polonais, à l'endroit convenu. Il se tenait debout, accoudé à la rampe de l'escalier qui descendait vers les quais. Mes valises étaient déposées à ses pieds. Je suis passé devant lui comme si nous étions des étrangers. Au moment où je l'ai croisé, il m'a glissé discrètement mon billet de train dans la main. Je me suis arrêté de l'autre côté de la rampe. Nous devons affecter d'être étrangers l'un à l'autre, comme des passagers qui ne se connaissent pas. Sa tâche consistait à me surveiller de loin et à me porter secours en cas de besoin. Et, le cas échéant, – s'il devait m'arriver malheur en route – à en aviser mes amis. Il transportait en outre mes affaires ainsi que l'argent

pour mon voyage car nous savions déjà que les Juifs se faisaient dévaliser en route. A cette époque, il y avait déjà des trains qui reliaient directement Varsovie à Berlin, mais on ne vendait pas encore à Varsovie des billets de train pour l'Allemagne, uniquement jusqu'à la frontière du "Reich". Et à l'époque, la nouvelle frontière du Reich allemand se situait à Lawicz, juste derrière Varsovie. C'est là que je devais me procurer les billets pour la suite du voyage. Mais comme je n'aurais le droit, en arrivant à la frontière, de porter sur moi que 10 marks au maximum – somme tout à fait insuffisante, ne serait-ce que pour m'acheter un billet jusqu'à Berlin – je courrais donc le risque de me retrouver en Allemagne sans argent ni titre de transport pour la suite de mon voyage. Mon plan consistait en conséquence à me rendre en premier lieu à Cracovie, où l'on pouvait déjà acheter des billets directs jusqu'à Berlin et peut-être même au-delà, jusqu'à la frontière hollandaise.

Varsovie était reliée à Cracovie par un train express. Mais on ne pouvait y monter qu'à la condition de détenir un permis spécial des chemins de fer allemands. De pareilles autorisations n'étaient pas délivrées aux Juifs : ceux-ci étaient contraints de voyager en omnibus et encore n'y étaient-ils admis que pour autant qu'ils fussent porteurs d'une "attestation" délivrée par le service municipal certifiant que le titulaire était exempt de poux (mon camarade polonais m'avait procuré un document de ce genre).

A présent je me trouvais là, muni de tous les papiers nécessaires, et j'attendais le train qui devait partir à 9 h du matin. Toutefois une heure est passée, puis encore une heure... et nous ne voyions toujours pas arriver de train. Stanislaw est parti aux renseignements à plusieurs reprises, pour essayer de savoir ce qui se passait ; et lorsqu'il revenait, faisant mine de s'adresser à d'autres passagers, il déclarait à voix haute que personne ne comprenait ce qui se passait et que nul n'était en mesure de donner des informations au sujet de l'heure d'arrivée du train. De cette manière, il me transmettait l'information.

Entre-temps un nombre toujours croissant de passagers s'agglutinaient dans le hall de gare. A 11 h du soir, une foule de plusieurs centaines de personnes y était déjà rassemblée. A l'extérieur, le soleil brillait quoiqu'il gelât : il régnait une température de 35 C°. A l'intérieur du hall de gare, les gens sautillaient sur place ou faisaient des moulinets, s'efforçant ainsi de se réchauffer un peu. Dans sa désolation, le hall offrait le spectacle bizarre de centaines de gens dansant sur place alors que leurs visages manifestaient soit une tristesse inhabituelle, soit la frayeur. Les mains lancées en l'air, qui esquissaient des moulinets et que presque toutes les personnes présentes rapprochaient de leurs bouches, étaient gonflées et rougies par le froid – on eût dit des betteraves – mais personne ne s'en allait. Tous attendaient le train dont nul ne savait quand il partirait.

A un moment donné, nous avons vu arriver un nouveau groupe d'Allemands, fusils en bandoulière. L'arrogance et la méchanceté se lisaient sur les visages rougeauds des nouveaux venus qui regardaient autour d'eux. Aussitôt arrivés, ils se sont mis à lancer des ordres en tous sens à tous les malheureux qui attendaient dans la gare et à les pourchasser d'un endroit à l'autre. Ils ont expulsé tous les Juifs qui se trouvaient dans la queue qui s'était formée à la caisse où l'on attendait pour acheter des billets. Ensuite, ils se sont livrés à une battue générale, pourchassant les Juifs qui se trouvaient dans le hall de la gare. Parmi ces derniers, ceux qui n'étaient encombrés d'aucune espèce de bagage ont réussi à se tirer d'affaire au prix d'une frayeur mortelle : on les prenait par le collet, on les traînait jusqu'à l'entrée du bâtiment d'où on les expulsait à coups de pied. Quant à ceux qui portaient colis et valises, on les emmenait dans une autre pièce et ils s'en retournaient ensuite délestés de leurs paquets, les vêtements déboutonnés, affolés, le visage marqué d'ecchymoses brunes et bleues. Ensuite, empoignant du col les Juifs préalablement détroussés, les Allemands les traînaient jusqu'à la sortie pour les jeter à la rue.

Une panique silencieuse s'est emparée des Juifs qui se trouvaient dans le hall de gare. Certains ont tenté de se dégager par leurs propres moyens, mais la plupart ont été raflés à proximité de la sortie. D'autres reculaient vers les encoignures du bâtiment, s'efforçant de se dissimuler derrière les épaules d'un Non-Juif, mais ils se trahissaient par leurs regards qui manifestaient l'expression angoissée d'un gibier pris en chasse (34). Ont également participé à la chasse aux Juifs quelques personnes habillées en civil que l'on pouvait prendre pour des Polonais. Les passagers polonais se trouvant à ma proximité grognaient contre "*ces espèces de Prussiens*" qui traitaient les hommes comme des bêtes. A présent ils fixaient les individus en civil et ne parvenaient à retenir ni leur étonnement ni leur fureur. La personne la plus proche de moi, une femme polonaise revêtue d'une pelisse paysanne, a apostrophé un de ces civils à haute voix :

– "*Eh toi ! Tu n'es quand même pas un Allemand ! Qu'as-tu donc à t'acoquiner avec eux ?*"

Mais après lui avoir jeté un coup d'œil furibond, l'intéressé lui a répliqué en allemand :

– "*Tiens ta gueule, truie polonaise !*"

J'ai traduit sa réponse à l'intention de ma voisine et j'ai vu qu'elle se sentait quelque peu soulagée de constater qu'il ne s'agissait pas d'un Polonais.

J'étais à ce point absorbé par ce qui se passait autour de moi, tellement en proie à un sentiment de colère et d'amertume, que j'en étais venu à oublier que je courais moi-même le risque d'être chassé du hall

de la gare, ce qui aurait réduit à néant mes projets de départ. Mais mon accompagnateur me tenait à l'œil. D'un air indifférent, il a traversé le hall et – s'étant arrêté près de moi comme par hasard – d'un geste rapide il a recouvert mon bras du manteau d'hiver qu'il tenait à la main, masquant grâce à ce manège le brassard juif que je portais. Puis, m'ayant lancé un clin d'œil imperceptible, il a regagné lentement sa place.

A partir de ce moment-là, je me suis mis à veiller personnellement à ma sécurité. J'ai pris soin que le manteau jeté sur mon bras ne se mît à glisser, découvrant mon brassard frappé de l'étoile de David, et je me suis efforcé d'adopter l'apparence d'un homme libéré de tout souci et parfaitement décontracté. Les Allemands sont passés près de moi à plusieurs reprises, me regardant droit dans les yeux ; mais chaque fois, j'affectais d'être plongé dans une conversation avec ma voisine polonaise. A en juger d'après son accoutrement, on eût dit une paysanne, mais je reconnus à sa conversation le ton d'une citadine. Dans le courant de notre conversation, elle n'a pas laissé paraître si elle s'était aperçue que j'étais juif mais, à un moment donné, elle m'a subitement lancé à basse voix :

– *“Recouvrez bien ça, Monsieur, il y a un chien qui s'approche derrière vous...”*, en m'indiquant des yeux mon bras droit orné du “brassard juif”. Chaque fois qu'un Allemand passait près de moi et que je m'en tirais indemne, je jetais un coup d'œil en direction de Stanislaw. Et il me faisait signe, discrètement : *“C'est bon, ça va”*.

La garde allemande a été relevée. Les soldats nouvellement arrivés ont entrepris de “mettre de l'ordre” à leur manière. Ils se sont mis à contrôler si tout le monde avait bien son billet. Au sein de la masse compacte, ils ont trié les passagers qui n'avaient encore de billet pour le parcours, les chassant carrément du hall de la gare. Quant à ceux qui étaient munis d'un titre de voyage, ils ont sélectionné au sein de leur groupe la poignée de Juifs qui avaient réussi jusque-là à échapper à la chasse à l'homme antérieure et ils se sont mis à les refouler vers le sous-sol, vers le quai découvert. Ici, à l'étage, il faisait un peu plus chaud et les soudards allemands n'entendaient pas concéder cette “commodité” aux Juifs. J'étais éccœuré d'être contraint de dissimuler mon identité de la sorte et moi aussi je suis descendu vers les quais. Stanislaw me suivait de loin. Mais, à ma surprise, ma voisine polonaise s'est également postée près de moi. Je me suis retourné et j'ai vu quelques autres Polonais descendre en silence avec les Juifs, le visage renfermé, affrontant le froid impitoyable qui nous fouettait le visage. Apparemment, ma voisine avait deviné mes pensées. Lorsque nous fûmes parvenus en bas, elle s'exclama en souriant :

– *“Nous sommes tous des êtres humains, nous autres, et tous égaux... Pas vrai ?”*

Dans cette atmosphère terrifiante, ces quelques paroles simples empreintes de solidarité humaine m'ont grandement réconforté.

Les quais étaient découverts et exposés de tous côtés à la rue. Le froid était insupportable. Nous courions tous, faisant des allées et des venues sur le quai, afin de ne pas geler tout à fait. Entre-temps les heures passaient, interminables, l'une après l'autre. Le soleil a commencé à se retirer. Une obscurité grandissante envahissait les lieux. Et nous ne voyions toujours pas de train arriver.

Ce jour-là, le premier de mon voyage et qui se révéla aussi insoutenable – parce que je souffrais du froid, de la privation de nourriture et, surtout, de l'atmosphère inhumaine que faisait régner le sadisme nazi – ne présageait rien de bon pour la suite. Qui aurait pu me dire pendant combien de jours et de nuits je me retrouverais à la merci des nazis dans les trains, sur les routes et à l'intérieur des villes qu'ils occupaient ?

Finalement, à 5 h du soir, alors que nous étions tous gelés, nous avons perçu un halètement saccadé qui déchirait l'obscurité. Des centaines de personnes sont accourues, en provenance du hall, vers le quai en sous-sol. "*Le train arrive*", entendait-on crier de toute part. Sur le quai on se trouvait à l'étroit, une grande masse sombre de gens encombrés de colis et de paquets se bousculait pour s'approcher des rails de manière à pouvoir s'engouffrer dans les wagons.

Le train est arrivé, haletant péniblement. Il était composé d'une série de wagons de marchandises sombres et de quelques vieux compartiments de quatrième classe. D'un seul mouvement, tout le monde s'est précipité vers les portières. D'où une effroyable bousculade et un tumulte occasionné par le public comprimé dans l'obscurité. Il était clair que tous ne parviendraient à s'installer dans les rares wagons. Mais pour chacun d'entre nous, il était vital de se frayer un passage afin d'y parvenir. Après une journée d'attente éreintante, personne ne voulait rester sur le quai au moment même où l'on attendait enfin le train. Les Allemands se sont mis à crier sauvagement, lançant des ordres et frappant les gens à la tête avec les crosses de leurs fusils. Dans le noir, on entendait hurler encore davantage. Et voilà qu'un des Allemands s'est mis à asséner des coups de crosse sur la tête d'une Polonaise qui tenait un enfant par la main parce que, n'ayant pas compris ses ordres, elle n'avait pas pris la bonne direction. La femme s'est écroulée, entraînant l'enfant dans sa chute, et tous deux ont manqué de peu de se faire écraser. Cette scène a suscité protestations et jurons de la part de toutes les personnes présentes. Je me suis trouvé emporté par la masse humaine, serrée à l'extrême, jusqu'à l'entrée du wagon qui me semblait déjà rempli à pleine capacité. Derrière moi, Stanislaw me poussait, me portant pour ainsi dire en l'air. Lorsque je me suis trouvé devant la portière, au niveau du wagon, sur le point d'escalader

le marche-pied menant à l'intérieur du compartiment, j'ai entendu subitement résonner un ordre des soudards allemands :

– “*Juden, heraus !*”

Les Allemands se frayaient un chemin à travers la masse humaine en poussant, portant une lanterne à la main et dévisageant les faciès, éclairant les bras des passagers à la recherche de “brassards juifs”. Et chaque fois qu'ils repéraient un Juif, ils le traînaient hors du rang et le gratifiait par la même occasion de coups de crosse et de coups de botte. Les Juifs, qui avaient déjà subi un supplice pendant la journée entière, n'en pouvaient plus et ne parvenaient plus à maîtriser leurs nerfs. On entendait résonner leurs cris perçants et leurs gémissements sur le quai plongé dans l'obscurité.

Je réfléchissais, me demandant ce que je devais faire. Mais Stanislaw, qui se trouvait derrière moi, ne m'a pas laissé le temps de méditer longtemps. Arrachant de mon bras le “brassard juif”, il l'a rangé dans sa poche. Bientôt la lueur projetée par une lanterne est venue éclairer mon visage. J'ai retenu ma respiration. Un poing nazi a saisi mon épaule et une paire d'yeux clairs et bestiaux ont scruté mon visage. J'ai soutenu le regard sans battre un cil. Après avoir abaissé sa lanterne, le nazi a jeté un coup d'œil sur mon bras droit, puis il a repris son chemin...

Enfin, je me suis trouvé refoulé à l'intérieur d'un wagon et j'y suis resté debout, tel un clou enfoncé dans un mur, au sein d'une masse humaine compacte. Il n'était littéralement pas possible de remuer un membre. Bientôt il devint même impossible de respirer.

Lontemps encore, le train plongé dans la nuit est resté à quai avec sa cargaison d'êtres humains encaquetés, comprimés les uns contre les autres. De l'extérieur, on entendait encore toujours résonner les hurlements des démons nazis et leurs ordres : “*Juden, herunter !*”. Tant que le convoi resté cloué sur place, je restais exposé au risque de me voir jeter hors du train.

Le train se met en route

Pour finir, le train s'est toutefois mis en marche, paresseusement, en poussant de pénibles gémissements. J'entamais la première étape de mon voyage à travers l'enfer nazi. Pour nous le train sombre, auquel étaient attelés quelques wagons bourrés de voyageurs, qui se traînait à travers une nuit glaciale qui vous coupait le visage, constituait un véritable train de l'Inquisition.

Quoiqu'il gelât à l'extérieur et malgré le fait que les wagons n'étaient pas chauffés, il y régnait une chaleur étouffante. L'air était à ce point confiné que l'on eût pu croire qu'il était possible de le couper au

couteau. Nous restions debout, comprimés dans une telle exigüité, que la masse compacte des passagers était incapable d'effectuer le moindre mouvement. Déjà au cours de la première heure du voyage, quelques personnes de mon compartiment se sont évanouies en raison de la chaleur et de la puanteur ambiantes. A chaque moment, on entendait dans l'obscurité des cris provenant d'un autre coin du compartiment, appelant au secours, suppliant que l'on apporte une goutte d'eau pour une personne évanouie. On a traîné à grande peine hors de masse compacte des passagers comprimés les uns aux autres une femme que l'on n'était pas parvenu à faire reprendre ses esprits par quelque moyen que ce fût ; elle a été véhiculée jusqu'à la portière, littéralement transportée par-dessus la tête des voyageurs ; ces derniers avaient levé les bras en l'air de manière à pouvoir propulser le corps évanoui de l'un à l'autre.

Après la lourde et épuisante journée que j'avais vécue, sans avoir eu la possibilité de manger quoi que ce soit quasiment depuis l'aube, j'ai également senti à plusieurs reprises que j'étais sur le point de m'évanouir de fatigue et en raison, aussi, de l'exigüité.

C'est pourquoi nous avons tous été contents de nous retrouver dans le train : du moins il s'avancait. C'est vrai que nous avançons lentement, mais d'une manière ou d'une autre, nous finirions par aboutir quelque part et notre torture prendrait fin. C'est ce que pensaient et c'est ce qu'exprimaient la majorité des passagers. Et en entendant cela, je me suis dit : atteindrais-je le but de mon voyage ?

Initialement, la masse des voyageurs comprimée dans le wagon, qui était plongé dans l'obscurité, se taisaient au milieu du silence dense, d'une inquiétante étrangeté, comme s'ils étouffaient de rage et en raison de l'amertume suscitée par l'atmosphère ambiante et les images qui défilaient le long du wagon. Par la suite, peu à peu, on s'est mis à parler entre soi, à voix basse, à demi-mot, par propos allusifs et suggestifs : Impossible de regarder son interlocuteur en face dans l'obscurité et on ne savait pas à qui on avait affaire. Il fallait donc se montrer prudent.

Aussi n'était-ce qu'avec circonspection et à contrecœur que l'on répondait aux questions :

- *Où vous rendez-vous ?*
- *Qui comptez-vous rejoindre ?*

La plupart des propos étaient studieusement coulés en termes "neutres" : à propos du gel dont Dieu seul savait combien de temps il persisterait alors qu'il était impossible de se procurer du charbon pour se chauffer ; au sujet de la faim, et de la cherté du pain. Et, en bavardant de la sorte, les gens se mettaient peu à peu à livrer des précisions sur leur propre compte, jusqu'à ce que l'on se mît à converser véritablement, toujours plus librement, et en oubliant les précautions qu'il y avait lieu de prendre.

C'est à ce moment seulement que les cœurs se sont véritablement épanchés. Dans l'obscurité, j'ai entendu une voix épaisse et enrouée qui racontait avec un accent campagnard prononcé comment lui, le paysan, avait dû remettre de ses propres mains sa vache et son veau : c'est-à-dire tout ce qui subsistait de son patrimoine après que le village tout entier eût été ravagé et détruit par les flammes au cours des jours de guerre. Sa vieille maman et son fils, un enfant handicapé âgé de 13 ans, avaient brûlé en même temps que leur cabane. Il n'est pas parvenu à les sauver, comme il avait pu le faire pour sa vache et son veau, en les menant à la forêt. A présent, on lui avait également enlevé les derniers vestiges de son avoir.

– *“Et comment voudriez-vous qu'un être humain puisse vivre dans ces conditions ? Qu'est-il supposé manger lorsque tout a brûlé, lorsqu'il n'y a quasiment plus de pain et qu'on lui a ravi sa vache ? Comment vivre dans un monde pareil ?”* – résonnait le cri d'angoisse que le paysan lançait au monde.

– *“A quoi bon parler vaches et alimentation ?”*, s'est écriée de quelque part une voix de femme stridente, marquée d'une note de désespoir.

– *“Lorsque la vie est incertaine, lorsque toi-même tu en es réduit à un état pire que celui d'une bête. Chez moi les hitlériens ont arraché mon garçon au foyer et l'ont entraîné en forêt ensemble avec d'autres jeunes. Plus tard, nous avons entendu résonner dans le bois des coups de feu et voilà... mon fils n'est plus revenu. Il venait de rentrer du front, il voulait seulement se reposer un peu, mon fiston, mon fils unique...”* – et les sanglots hystériques de la femme remplissaient le wagon qui cheminait dans l'obscurité.

Pendant un moment, nous sommes restés silencieux ; tout se passait comme si nous écoutions avec ferveur les lamentations de la maman désespérée. Puis, subitement, c'est une autre voix – une voix d'homme – qui s'est fait entendre : *“Et ce qu'on fait aux Juifs, n'est-ce pas un crime contre Dieu ?”*

– *“Cessez donc de parler !”* – s'est exclamé quelqu'un – *“Nous savons déjà tout. Chacun le voit bien quotidiennement chez soi et si nous en parlons il n'en sortira rien de bon.”*

La foule est restée silencieuse comme si cet avertissement l'avait effrayée, tandis que chacun ruminait ses pensées dans l'obscurité. Seul le son rythmique des roues du wagon et le halètement pénible de la locomotive rompaient le silence. Mais après un certain temps, quelqu'un s'est subitement écrié dans le noir – non, a plutôt hurlé une question – comme s'il s'adressait au monde entier :

– *“Et combien de temps cela durera-t-il encore ? Et dites-nous donc quand cela finira enfin, quand donc ?”*

On sentait, malgré l'obscurité, que tous avaient tourné la tête vers la direction d'où venait cette voix et se contraignaient à garder le silence, comme si l'on attendait qu'une réponse fusesse de quelque part.

Une voix féminine s'est écriée :

– *“Chez nous, le curé a raconté que les Allemands ont brûlé notre cloître...”*.

Mais la femme n'est pas parvenue à en dire davantage puisque au même moment, après une secousse vers l'avant et une autre vers l'arrière, le train s'est brusquement arrêté. On s'interrogeait mutuellement : Qu'est-ce qui se passe ? A quelle gare sommes-nous arrivés ? Mais à travers la portière ouverte, on n'apercevait que la blancheur des champs enneigés éclairant l'obscurité nocturne. Nous étions arrêtés en plein champ. Apparemment, la vieille locomotive usée qui tirait le train derrière elle était à bout de forces et incapable de traîner encore davantage les wagons bondés. Nous voyions des gens portant une lanterne à la main, qui passaient le long de notre convoi, nous entendions des voix parlant allemand et polonais. Les gens qui se trouvaient le plus près de la portière ont tenté de jeter un regard à l'extérieur. L'un d'entre eux a même sauté en bas du wagon afin de se rendre compte de ce qui se passait. Subitement, nous avons tous retenu notre respiration. De loin, nous entendions des cris, beaucoup de cris : on entendait des gens pleurer, se lamenter, supplier ; d'autres gens criaient, lançaient des ordres, injuriaient et invectivaient. J'étais terriblement inquiet. J'étais sûr que ce qui était en train de se passer dans l'obscurité des champs avait un rapport avec moi et avec les miens. Bientôt s'est propagé dans notre compartiment la nouvelle que l'on jetait les Juifs hors des wagons. Il y avait trop de passagers, la locomotive était incapable de tirer le train, on jetait donc les Juifs dans les champs, au milieu de la nuit, par temps de gel.

Bientôt les cris se sont rapprochés de notre wagon. Quelques silhouettes se sont postées à proximité de la portière et, levant leurs lanternes au-dessus de leurs têtes, elles ont éclairé notre wagon. De leurs bouches a jailli l'ordre :

– *“Alle Juden heraus !”*

Dans le wagon personne n'a pipé mot. Tous retenaient leur respiration et attendaient de voir ce qui se passerait. Puis, quelqu'un du groupe s'est écrié d'une voix furieuse :

– *“Maudits Juifs, n'avez-vous pas entendu ce qu'on vous a dit ? Descendez !”*

A nouveau, personne du wagon n'a bougé. L'un des membres du groupe, faisant basculer sa lanterne vers l'avant, a tenté de se forcer le passage et de pénétrer dans le compartiment en poussant tout le monde. Puis on a entendu s'élever une voix du wagon :

– *“Ici, chez nous, il n'y a pas un seul Juif, tous sont des nôtres...”*.

La voix s'était exprimée en polonais. Je l'ai reconnue. C'était mon accompagnateur polonais qui venait de parler. Il avait bien prononcé le mot "Juif", mais cependant pas en polonais : il avait tenté de le répéter en allemand. Et cela donnait quelque chose comme : "*Juda nit do*". L'Allemand s'est frayé un chemin en repoussant ceux qui se trouvaient devant lui, s'est penché vers un de ses acolytes, et a demandé ce que signifiait ces mots polonais. L'autre lui a traduit les propos en allemand. Il a fait mine de réfléchir pendant un moment et je savais que mon sort était suspendu à cette réflexion. L'Allemand s'est à nouveau tourné vers les passagers du wagon d'un ton menaçant :

– "*Juifs, n'essayez pas de me rouler ! Sortez de votre propre gré ! Si je dois vous extraire d'ici de force, ce sera pire !*".

A présent quelques voix se sont élevées du wagon, assurant qu'il ne s'y trouvait vraiment pas de Juifs. De l'extérieur quelqu'un est venu s'ajouter au groupe et a chuchoté à voix basse quelque chose que je ne suis pas parvenu à entendre. L'Allemand a sauté en bas du marchepied et s'est mêlé à la conversation. Et c'est ainsi que, tout en bavardant, le groupe s'est lentement éloigné de notre wagon.

Cris et pleurs continuaient à nous parvenir des autres wagons. Subitement, on a entendu un coup de sifflet. Et nous prenant tout à fait à l'improviste, lentement, le train s'est mis en marche. Epuisés et tourmentés, nous poursuivions notre route. Dans le wagon régnait à présent le silence, personne ne proférait plus une parole.

Après près de cinq heures de route, nous avons atteint Koluszki. Normalement, le trajet jusqu'à cette localité dure une heure et demie. En route, nous avons encore eu droit à quelques scènes et incidents semblables à ceux décrits plus haut. Toutefois, c'est à Koluszki que nous attendait le véritable enfer. C'est ici que se situait la frontière officielle du "*Reich*" lorsque l'on voyageait en direction de Lodz. Tous les passagers qui se dirigeaient vers cette ville ont dû sortir des wagons et ont été soumis à une inspection individuelle absolument impitoyable. Les nazis profitaient de l'occasion pour faire subir des sévices aux Juifs qui tentaient de gagner Lodz ; on les battaient et on les dépouillait de leurs biens ; de surcroît, après les avoir déshabillés, on les laissait nus comme des vers. C'est n'est qu'à ce moment-là que les Juifs étaient chassés vers Varsovie car ils n'avaient pas le droit de fouler le sol lodzoi "sacré", que les Allemands considéraient comme appartenant au "*Reich*" (35). Les Juifs que l'on s'était tout simplement borné à dévaliser et à chasser en direction de Varsovie, s'en tiraient encore à bon compte car à Koluszki, beaucoup de Juifs ont été arrêtés. On les a dirigés sur des camps de concentration et un grand nombre d'entre eux ne sont plus jamais retournés dans leurs familles. Chaque jour, des centaines de tragédies juives se jouaient à la gare de Koluszki.

Auparavant, j'avais déjà entendu parler beaucoup de ces tragédies de Koluszki. A présent, le sort avait voulu que j'y assiste personnellement et j'ai failli en tomber victime moi-même. Lorsque nous sommes arrêtés à Koluszki, beaucoup de passagers sont descendus des wagons. Notre compartiment s'est désemploi. Aussitôt les portières se sont ouvertes et un groupe d'Allemands en uniforme se sont précipités à l'intérieur du wagon, l'éclairant méthodiquement avec des lampes de poches électriques et des lampes à pétrole. Ils ont demandé si tous les passagers se rendant à Lodz avaient déjà quitté le wagon. Lorsqu'on leur a répondu par l'affirmative, ils ont éclairé l'un après l'autre les visages de chaque passager en particulier, les regardant droit dans les yeux, et ont exigé qu'on leur exhibe les billets. Lorsque cette procédure eût pris fin, ils ont donné ordre que tous les Juifs descendent du wagon, quelque fût leur lieu de destination. Personne ne s'est présenté. Une partie des Allemands se trouvaient près de la portière et trois d'entre eux se sont mis à nouveau dévisager les passagers après avoir éclairé leurs visages de leurs lampes. Ils ont extrait du wagon trois Juifs : deux hommes et une femme. Des deux hommes, l'un était jeune habillé à l'européenne, l'autre, une personne d'âge, portait un grand bonnet en peau de mouton. Lorsque les Allemands sont passés près de moi, le traînant derrière eux, je me suis aperçu à la lueur de leurs lampes que le malheureux portait une barbe qu'il avait tenté de dissimuler en relevant le col de son manteau. Et, chose étrange, le Juif âgé aussi bien que la femme sont descendus du wagon en silence, et leur attitude était empreinte d'une certaine dignité. C'est justement le jeune homme qui n'a pas su résister à l'épreuve. Lorsque les Allemands se sont emparés de lui pour le traîner hors du wagon, devenu à moitié fou sous l'effet de la frayeur, il s'est mis à hurler, à pleurer et à supplier les Allemands d'un ton à ce point déchirant que l'on voyait qu'il mourait littéralement de peur. Et il y avait effectivement de quoi.

Les trois Allemands ont également jeté un coup d'œil sur moi, me dévisageant et scrutant longuement mes traits. J'ai levé sur eux des yeux étonnés, comme si je me demandais ce qu'ils pouvaient bien me vouloir. Je ne sais pas si c'est cette attitude ou quelque autre motif qui les a induits en erreur, mais apparemment les Allemands m'ont pris pour un "Aryen" et ils m'ont laissé tranquille.

Ensuite, nous sommes restés debout pendant une demi-heure à la gare et en observant de l'intérieur du compartiment le quai illuminé, j'ai assisté à des dizaines de scènes dont chacune suffisait à vous glacer le sang dans les artères. Au cours des derniers mois, à Varsovie, j'avais été exposé à pas mal de scènes et d'événements pénibles, d'exemples de sadisme et de cruauté. Au moment de quitter mon malheureux pays, il m'échut d'assister une fois de plus à une ration concentrée d'inhumanité et d'humiliations bestiales infligées à des dizaines de Juifs,

hommes et femmes, dont on s'était emparé ici, à la gare, comme dans un piège. J'ai vu comment on les a chassés, tout nus, à coup de bottes, du local d'inspection d'où on les projetait ensuite sur le quai enneigé tandis que leurs affaires étaient jetées derrière eux. J'ai vu le sang couler à flots sur le visage de ceux qui sortaient de cette petite pièce. Et ici encore les Allemands les attendaient pour les honorer de nouveaux coups, de moqueries et d'humiliations. J'en ai également vu d'autres, plus malheureux encore : ceux que l'on ne chassait *pas* hors de cette pièce, mais qu'on menait à l'extérieur sans les relâcher. Faudrai-je que j'en rende compte par le menu ?

J'étais à ce point sûr qu'ici, à Koluszki, la chance me sourirait et que je pourrais poursuivre mon voyage sans encombre que je me suis assis à côté de Stanislaw et que nous avons bavardé ensemble à voix basse. Quelques minutes avant que le train ne parte, un Allemand solitaire est entré tout à fait inopinément dans notre wagon et s'est mis à contrôler à nouveau très énergiquement tous les passagers. "*Juden, raus!*" – répétait-il interminablement chaque fois qu'il fixait un passager droit dans les yeux. Une fois encore, j'ai retenu ma respiration, attendant de connaître mon sort. La petite lampe de poche se rapprochait de moi. Et voici qu'elle m'éclairait le visage. Avant même que je n'aie eu le temps de lever les yeux et de réfléchir à la conduite à adopter, l'Allemand a saisi violemment mon bras, hurlant avec fureur "*Verfluchte Jude, verstehst du nicht deutsch!*", et, s'emparant de moi à bras le corps, il m'a carrément jeté hors du wagon. Je me suis étalé en dépit de ma grande taille. Pendant un instant, je suis resté couché de la sorte, faisant un effort pour me calmer et réfléchir à la nouvelle situation dans laquelle j'avais subitement été précipité. Je me suis redressé et je me suis dirigé à nouveau vers le wagon. Un Allemand est venu vers moi et je m'attendais à ce qu'il m'empoigne pour me traîner jusqu'à la salle d'enquête exactement comme on avait traité tellement d'autres Juifs. Mais à mon grand étonnement, l'Allemand est passé et m'a laissé tranquille, quoiqu'il m'ait jeté un regard. Instinctivement, j'ai jeté un coup d'œil sur mon bras droit et j'ai remarqué que je ne portais pas de "brassard juif". J'avais oublié que mon camarade polonais me l'avait déjà arraché au moment où je montais dans le train à Varsovie. Cela m'a donné plus d'assurance et j'ai dépassé hardiment un nouveau groupe d'Allemands qui avançaient dans ma direction. Afin de bernier les Allemands, je me suis même payé l'audace de demander à l'un d'entre eux si c'était bien là le train qui partait pour Czestochowa. Il m'a répondu calmement que c'était le cas en ajoutant : "*Il est sur le point de partir, montez donc*". J'ai escaladé gaillardement le marche-pied du wagon le plus proche et je me suis retourné : de loin, sans même me gratifier d'un regard et faisant semblant qu'il n'avait rien à voir avec moi, Stanislaw s'avavançait lentement dans ma direction, portant mes deux valises. A peine avait-il eu le temps de monter dans le wagon que le train s'ébranlait déjà.

Cracovie

La distance relativement courte qui sépare le tunnel de Cracovie nous a pris plus de quatre heures. Le tortillard avec ses quelques vieux wagons désuets de 4^e classe qui remontait encore à l'époque des Autrichiens, était bourré de façon tout à fait inimaginable. Sur la section du parcours précédant l'arrivée à la gare de Cracovie, il ne s'est pas produit d'excès antijuifs particuliers. Un nombre assez important de Juifs s'étaient rassemblés dans le wagon, arborant des "brassards juifs" blancs fraîchement lavés et repassés, frappés d'une étoile de David bleue, parce que le port de "brassards juifs" souillés ou chiffonnés entraînait déjà à ce moment-là des peines très sévères. Les Polonais, qui se trouvaient dans le wagon, se comportaient vis-à-vis des Juifs de manière simple et humaine, à croire que les brassards qu'arboraient les Juifs ne leur faisaient plus la moindre impression et n'attiraient même plus leur attention. De temps à autre, des contrôleurs de trains allemands entraient dans le compartiment mais ils ne s'en prenaient pas aux Juifs de la manière nazie coutumière.

En revanche, c'est précisément sur cette section du trajet que nous avons dû subir une autre situation pénible. L'un des passagers polonais – un jeune homme athlétique et de haute stature – s'est mis à déblatérer les Juifs d'une manière typiquement nazie. L'individu en question se vantait à haute voix et sans retenue d'être militant actif et activiste du Parti Paysan de Witos et il cherchait à capter notre attention. Il se vantait également d'être en rapport avec le second dirigeant du parti paysan, Rataj, détenu à l'époque par la *Gestapo* (36). Cet individu animé d'une haine bestiale exposait que la tâche principale consistait à exterminer les Juifs, que les Juifs étaient des serpents, etc. Il se vantait en souriant d'avoir glissé, la veille encore, un cigare allumé dans la poche d'un Juif. "*Qu'il brûle, le Juif*", s'est-il exclamé en riant de satisfaction en songeant à cette prestation formidable.

Les autres passagers polonais écoutaient son discours en silence. De nombreux paysans qui se trouvaient près de moi et auxquels il s'adressait directement, opinait de la tête à la manière campagnarde, sans dire une parole. Je me retenais de toutes mes forces pour ne pas exploser et provoquer un scandale ici même, dans le compartiment. A voix basse, je ne cessais de faire des observations à mes voisins polonais les plus proches sur le compte de l'hitlérien polonais et de ses propos. J'ai remarqué que Stanislaw aussi avait le visage agité et qu'il était capable de laisser exploser sa colère à chaque instant. Du regard, nous nous sommes donnés mutuellement à comprendre que compte tenu de notre situation, nous avions intérêt à ne pas nous mêler à la discussion. Mais je demeurais dans une expectative angoissée : les passagers polonais acquiesceraient-ils silencieusement à ces propos écœurants ? Ne s'en trouverait-il pas un seul d'entre eux pour le jauger à sa

juste valeur et lui répliquer comme il convenait ? Plus le silence perdurait, plus l'individu discourait en toute liberté et plus l'attente me devint oppressante et pénible. Je sentais que je ne pourrais plus me retenir jusqu'à la fin. Finalement, d'un ton calme et avec une malice campagnarde candide, un simple paysan a tendu impassiblement son index vers l'individu et l'a apostrophé au milieu de son discours, lui posant la question suivante :

– *“Et où as-tu donc appris à discourir si bien en allemand ?”*

L'individu pérorait en polonais. Le fait de qualifier son discours d'“allemand” visait le contenu hitlérien. En clignant malicieusement de l'œil, le paysan avait délibérément mis l'accent sur le mot “*niemecku*”, c'est-à-dire “allemand”, et tous les passagers du wagon, comprenant parfaitement l'ironie de ses propos, sont partis dans un énorme éclat de rire. J'ai senti que je n'étais pas le seul à avoir été soulagé par la question du paysan, mais qu'il en était ainsi de tous les passagers. A présent, les gens parlaient plus librement, on commentait et on critiquait les paroles de l'hitlérien. On entendait très souvent prononcer au cours de la conversation animée le mot “*kanarek*” (37). C'est de ce nom que la population polonaise désigne un gendarme ou un espion. L'intéressé lui-même a d'abord tenté de répondre quelque chose, mais comme il n'y avait plus personne pour l'écouter, il ne lui restait plus qu'à s'asseoir, la mine déconfite, sur son siège et il est resté silencieux jusqu'à la fin du parcours.

* * *

Nous sommes arrivés à Cracovie au milieu d'une terrible tempête de neige. Sur le quai menant vers le hall de la gare, des Allemands en uniforme extrayaient tous les Juifs de la foule et leur donnaient ordre de se grouper à part, dans une rangée particulière. Les Juifs étaient soumis à une inspection spéciale dans une pièce où les gendarmes allemands les fouillaient, se servant au passage après avoir inspecté leurs bagages. Avant de mettre pied dans la gare de Cracovie, j'ai remis mon “brassard juif”. Je ne voulais pas risquer d'être arrêté à la gare si un Allemand me repérait en tant que Juif. C'est pourquoi j'ai dû rejoindre à présent la queue formée par les Juifs. La rangée avançait lentement. Apparemment, on fouillait chaque Juif : lentement et méticuleusement. Une demi-heure au moins s'est écoulée avant que je ne parvienne jusqu'à la porte de la pièce où se déroulait l'inspection. Lorsque je suis arrivé auprès du groupe des Allemands, dont l'un fouillait personnellement chaque Juif alors que les deux autres renversaient le contenu de leurs paquets et de leurs valises, j'ai décidé de mettre à l'épreuve pour la première fois le document de la *Gestapo* que je portais sur moi. Je me suis adressé au plus ancien des Allemands en lui montrant mon papier :

– *Je suis en partance pour les Pays-Bas.*

Il a examiné le document revêtu du cachet à la croix gammée et a appelé un supérieur qui se trouvait dans une autre pièce. L'autre a parcouru le document et m'a ordonné de partir : *"Tu seras fouillé à fond à la frontière"*, m'a-t-il dit.

Avec mon accompagnateur, je me suis installé dans un traîneau et nous avons parcouru les rues de Cracovie. Une neige compacte et mouillée nous fouettait le visage. De tous côtés soufflait un vent froid, coupant. Nous avions l'impression d'être soulevés avec notre traîneau et transportés en l'air. J'avais sur moi les adresses de quelques amis et connaissances. Mais lorsque je suis arrivé, je n'ai trouvé personne. Arrivé à la première maison, où vivait autrefois un ami, je l'ai trouvée vidée de tous ses occupants tandis qu'à la porte était accroché un billet frappé de la croix gammée annonçant que le bâtiment entier avait été réquisitionné par les Allemands. Parvenu à la deuxième adresse, je me suis rendu compte que les gens que je cherchais étaient partis quelque part dès que la guerre eût éclaté et que personne ne savait où ils se trouvaient actuellement. On m'a déclaré à une troisième adresse que mes amis avaient déménagé peu de temps auparavant, mais qu'on ignorait leur nouvelle demeure. Cela m'a été dit d'un ton tellement singulier que j'ai deviné que les gens savaient parfaitement bien où mes amis avaient "déménagé", mais qu'il valait mieux ne pas en parler à des inconnus...

C'est ainsi que nous nous sommes rendus d'une adresse à l'autre. Et partout nous attendait une nouvelle déception. On mettait beaucoup de mauvaise volonté à répondre à nos questions ; on nous a également claqué la porte au nez sans même daigner nous répondre : sous l'occupation nazie, on n'aime pas répondre aux questions d'un inconnu à propos de tel ou tel particulier...

Je me suis résigné à abandonner la recherche de mes connaissances et j'ai demandé que l'on nous conduise à un hôtel juif. Mais dès que je me suis présenté au comptoir de l'hôtel, le Juif qui tenait l'établissement a commencé à me faire signe des mains qu'il valait mieux que je parte. Dans l'obscurité, j'ai remarqué dans la pièce quelques silhouettes portant l'uniforme allemand. Une jeune fille de la réception s'est avancée vers nous et nous a lancé rapidement que la police allemande venait d'occuper un étage entier de l'hôtel et qu'il était préférable de ne pas y louer de chambre et de partir immédiatement.

Finalement, après quelques autres tentatives avortées pour trouver une chambre d'hôtel, j'ai frappé à la porte d'une lointaine connaissance auprès de laquelle je ne m'étais jamais rendu auparavant et dont j'avais dû chercher l'adresse pendant longtemps parce que je ne m'en souvenais pas avec précision. La personne que je connaissais habitait dans le quartier juif très peuplé de Cracovie, surnommé "Kasimiersz".

Ici une femme juive âgée, toute simple, dont le visage trahissait à de nombreux signes la douleur et la souffrance, m'a accueilli avec chaleur et très amicalement dès que je lui ai décliné mon identité. Il était grand temps de trouver un abri. La nuit commençait à tomber, j'étais épuisé et absolument transi par le temps de gel. Je suppose qu'après trois jours et trois nuits d'errance effroyable et presque trois jours et trois nuits de jeûne complet ma situation se lisait sur mon visage parce que la femme, que je voyais pour la première fois de ma vie, n'a même pas voulu écouter d'où je venais et ce que je venais faire, mais, avant toute autre chose, s'est affairée dans la cuisine pour me préparer un verre de thé bouillant. Et, manifestant une chaleur toute maternelle, elle a sorti du pain et m'a demandé de "manger un morceau" en attendant : parce qu'il fallait attendre un peu que son mari et toute la famille soient rentrés pour manger un plat cuisiné. Par égard envers ma personne, la femme a manifesté la même hospitalité vis-à-vis du "non-Juif" qui m'accompagnait. J'ai avalé le pain et le succédané de thé bouillant sans sucre comme s'il s'agissait des mets les plus raffinés. A vrai dire, je l'ai avalé d'un seul coup et je me suis brûlé avec l'ersatz de thé bouillant. Ensuite, nous nous sommes mis à bavarder. La femme était hors d'elle en apprenant que je venais de Varsovie et que je voulais poursuivre mon trajet. Elle n'a pas posé de questions mais elle devinait bien qu'il devait s'agir d'un très long voyage. Elle a remarqué que je jetais un coup d'œil étonné sur les pièces du logement qui me paraissaient curieusement désertes et comme vidées. Et elle s'est immédiatement mise à me raconter que sa famille et elle-même avaient été victimes du terrible pogrom qui s'était déroulé dans le quartier juif pendant quatre jours, sur incitation officielle des Allemands, et au cours duquel tous les logements avaient été pillés. Elle m'a raconté les atrocités qu'elle avait vécues pendant que le quartier tout entier avait été bouclé durant quatre jours, période au cours de laquelle aucun Juif ne pouvait quitter sa demeure. Le pillage organisé de la maison où elle habitait avait duré douze heures. *"Et regardez donc à présent"* – m'a-t-elle dit en montrant son ménage – des lits dépouillés d'oreillers, de draps et de tout autre objet de literie – les Allemands avaient tout emporté. Les penderies de vêtements étaient vides : les Allemands avaient tout pris. Les murs étaient nus, mais les traces de tableaux et de gobelins indiquaient qu'ils avaient été dépouillés des ornements qui y étaient accrochés. Les buffets de la cuisine avaient été vidés de toute l'argenterie et de toute la vaisselle précieuse qui s'y trouvait autrefois. Les Allemands avaient tout emporté et avaient dérobé en outre tout l'argent et tous les objets précieux qui se trouvaient dans la maison ou que l'on portait sur soi. Ils n'avaient laissée intactes aucune maison, aucune pièce juive. *"Mais – a poursuivi la femme tandis que les larmes baignaient son visage – "le pire a été la frayeur, la frayeur mortelle. Pendant douze heures, nous avons été forcés de rester le visage plaqué au mur dans les*

venelles, femmes et enfants, et pendant tout ce temps-là, les hommes ont été obligés de se tenir dans les cours, debout eux aussi, la face collée au mur, pendant que, derrière eux, on tirait sans arrêt au fusil par-dessus leurs têtes... C'est précisément cette frayeur... pour endurer cela, il fallait être plus résistant que l'acier et, justement, tous n'ont pas su faire preuve de cette force..."

La femme, à bout de forces, s'est laissée choir sur une chaise et s'est mise à pleurer à gros sanglots, perdue dans sa douleur : le fait de nous rapporter ces événements lui faisait revivre à nouveau l'horreur et la douleur de ces journées atroces.

Nous avons passé la soirée assis devant une fenêtre recouverte d'un drap, autour de la table familiale, et nous avons parlé à voix basse mais chaleureusement du malheur qui frappait les Juifs et de la situation en général. L'homme – le père de famille – était un Juif à barbe grisonnante ; une personne calme, intelligente, à la conversation agréable. Mon arrivée avait créé une petite sensation dans la famille et les a fait revivre quelque peu. En revanche, ce fut une surprise pour moi d'apprendre que les gens avaient recueilli des échos au sujet de mon comportement à Varsovie et savaient que j'avais mis ma vie en danger quoiqu'ils n'eussent pas su que j'étais un membre distant de leur famille. Pendant tout ce temps-là, Stanislaw était assis à table avec nous. Il ne comprenait pas un mot de notre entretien, mais il suivait le mouvement de nos lèvres et de temps en temps je voyais qu'il avait les yeux humides. En raison de sa présence, nous poursuivions de temps à autre notre conversation en polonais. Mon parent était sidéré de voir la fidélité que le Polonais manifestait envers moi et se montrait particulièrement chaleureux à l'égard de ce bon "Goy".

Nous avons été particulièrement touchés par l'amertume que ressentait la ménagère en raison du fait qu'elle n'était pas en mesure de nous préparer une literie convenable. Enveloppés de nos manteaux, nous avons passé la nuit sur des couches improvisées constituées de chaises et de planches, mais bien plus confortablement que nous n'eussions dormi dans les lits les plus confortables en d'autres circonstances (...)

Comment je me suis laissé arracher à ma ville de Varsovie

Par un matin de gel, me voilà donc arrivé à Berlin, ayant débarqué dans le hall de la gare de Silésie (38), épuisé, à moitié confus, ne sachant exactement ce que je devais faire ensuite.

J'éprouvais encore dans ma tête et mes membres les vicissitudes endurées au cours des derniers mois, ces milliers de visions d'horreur qui jamais plus ne pourront s'effacer de ma mémoire et qui privent

pour toujours de repos l'être humain qui en a été témoin. Mais ce que je ressentais avec le plus d'intensité, c'étaient les fatigues des derniers jours qui venaient de s'écouler. Mes nerfs et ma volonté étaient tendus à vif par la conscience d'avoir entrepris un voyage plein de risques – relevant quasiment de l'ordre du fantastique – afin d'échapper à une mort certaine ou sinon à un camp de concentration nazi et à l'interrogatoire de la *Gestapo*, qui est encore pire que la mort. J'étais à ce point saisi par l'angoisse de ces images et raidi par la tension de l'effort de réflexion à ce que je devais faire à présent – maintenant que je me trouvais au centre même de l'empire nazi – que je suis resté pendant un moment comme plongé dans le monde de l'imaginaire, au point de perdre quasiment conscience de ce qui se passait autour de moi.

Comme si j'étais plongé dans un brouillard, j'enregistrais les silhouettes humaines qui passaient près de moi. Des voix humaines, des paroles, résonnaient à mes oreilles, mais elles ne pénétraient pas jusqu'à dans ma conscience. Quelqu'un m'a bousculé, quelqu'un d'autre s'est excusé : "*Verzeihung*"; un visage rubicond encadré de moustaches coupées court s'est approché très près du mien. Peu à peu, j'ai réussi à me ressaisir, à émerger de mon état de stupeur, et j'ai repris conscience de la réalité. Jetant un coup d'œil autour de moi, j'ai observé des regards curieux dirigés sur ma personne. Des hommes revêtus des uniformes gris-bleu de la SA et des uniformes noirs des commandos *Totenkopf*, les SS de Himmler, passaient continuellement devant moi. Des hommes portant l'uniforme de la "*Reichswehr*", la poitrine constellée de médailles, parcouraient également les lieux. Certains officiers arboraient un monocle et marchaient, la tête levée bien haut, d'un pas de parade tellement arrogant qu'ils évoquaient les héros des opérettes anciennes.

Le visage rubicond s'était à nouveau approché du mien. Il appartenait à un porteur de la gare.

– "*Y avait-il quelque chose à mon service ?*" – "*Non, merci*".

Dans le hall de gare, on ne percevait pas de l'animation ou de l'agitation, ce tumulte propre aux gares des grandes villes. Une lumière sombre filtrait à travers les longues vitres occultées par la peinture noire (pour éviter que des rais de lumière n'en éclairent l'extérieur de nuit), plongeant la salle dans la tristesse. On voyait relativement peu de monde et très peu de civils parmi les personnes présentes. Les civils qui se trouvaient dans la gare ne manifestaient pas l'exaltation spécifique habituelle aux voyageurs. Ils restaient silencieux et marchaient comme à contrecœur. Une rangée de porteurs de gare étaient alignée le long du mur, près de la porte d'entrée. Ils avaient des visages maigres et tristes, et ils restaient silencieux comme s'ils assistaient à un enterrement. Apposées aux murs, des affiches de guerre criaient leur message illustré par des dessins "pacifiques" de soldats prussiens énormes, chaussés de

grosses bottes, qui enjambaient de leur pas martial des maisons et des villes ensoleillées, ornées de croix gammées et encore toujours de croix gammées qui surgissaient sous leurs pas... Un message pacifique du monde lumineux que le soldat prussien au casque d'acier frappé de la croix gammée propose à son peuple. Alors que ces mêmes images évoquaient justement pour mon esprit engourdi et "irréal" le spectacle des ruines auxquelles ce militaire prussien, précisément, avait réduit les villes de mon pays. Et je voyais en imagination ces mêmes images de décombres et de désolation partout, dans le monde entier, en tous les lieux que martelait de ses bottes le soldat prussien. Sur tous les murs, les affiches m'agressaient sans arrêt, toutes surmontées de l'inscription suivante en caractères géants : *Warnung !* On mettait en garde le lecteur qui aurait été tenté de parler, on lui recommandait d'être aux aguets pour déjouer les manœuvres des espions ; des instructions interminables indiquaient le comportement à adopter en cas d'alerte aérienne.

Les passagers du train à bord duquel j'étais arrivé à Berlin s'étaient déjà dispersés. La gare s'était quasiment vidée, seuls des groupes de soldats chargés de leur barda circulaient encore. Ils me jetaient des regards intrigués. Après un coup d'œil circulaire, j'eus tôt fait de saisir moi-même l'impression que je devais donner aux autres. Je me voyais là, debout, une valise à chaque main, revêtu d'un manteau d'hiver gris au col fourré jaune ; j'imaginai à quel point devaient se lire sur mon visage l'éreintement et le manque de sommeil et je compris brusquement que je ne pouvais rester debout ainsi, que je ne paraissais semblable à aucune des personnes qui m'entouraient ici de sorte que mon aspect devait forcément attirer l'attention générale. A nouveau, je percevais avec lucidité le danger qui me guettait. Mobilisant ma volonté, j'ai chassé ma fatigue et je me suis mis sur le qui-vive. En tournant la tête, j'ai remarqué instinctivement dans un coin du hall, au milieu des tableaux géants qui affichaient les horaires des trains, un individu revêtu d'habits civils qui, tout en affectant d'être absorbé par la lecture des horaires des trains, me fixait du regard.

J'ai immédiatement redressé la tête et je me suis rendu, d'un pas assuré, au bureau des renseignements. Là je me suis enquis, dans le meilleur allemand dont j'étais capable, de l'heure de départ du premier train en partance pour Hanovre. Un Allemand d'un certain âge, portant l'uniforme mais au visage aimable, m'a répondu que je devais attendre jusqu'au soir. Négligemment, comme si je lui posais la question par simple curiosité, alors que je m'étais déjà retourné, faisant mine de partir, je lui ai demandé en outre si ce train se rendait directement à Bentheim (dernière gare allemande avant la frontière hollandaise) et il m'a informé que ce n'était pas le cas : le train en question ne se rendait même pas directement à Hanovre et je devrais prendre une correspondance quelque part en route.

Adoptant un air décontracté, je me suis rendu ensuite à la consigne où j'ai déposé mes deux valises. Libéré du poids de mes bagages, j'ai regardé autour de moi avec une feinte bonhomie. A peine avais-je fait quelques pas que j'ai observé que la personne habillée en civil s'était rendue à la consigne, jetant un regard sur mes valises, tout en bavardant avec le commis qui avait collé des étiquettes sur mes bagages.

J'ai pris conscience du fait qu'au moment même où je hasardais mes premiers pas dans le *Reich* allemand, je pouvais me laisser prendre au piège. Mes nerfs se sont tendus comme les cordes d'un instrument de musique. J'ai senti que je ne pouvais faire un pas ni risquer un mouvement sans réflexion préalable. Après m'être studieusement façonné un visage de circonstance, je me suis rendu d'un pas alerte au kiosque à journaux. J'ai acheté un paquet de cigarettes et je me suis mis à étudier les journaux. D'un geste tranquille, j'ai retiré un "*Völkischer Beobachter*". Un soldat allemand qui venait également d'acheter des cigarettes lisait le journal par-dessus mon épaule. Indiquant des yeux une manchette criarde faisant état de navires britanniques coulés, il m'a lancé, en toute fraternité :

– "*Et bien, voilà qui est bien fait pour les Anglais...*".

Et du même ton, je lui ai répondu :

– "*Oui, ils ont reçu ce qu'ils méritent...*".

Et tous deux nous avons souri, nous regardant pendant un instant dans les yeux, en bons "*Volksgenossen*".

J'ai senti qu'à ma gauche quelqu'un me fixait. M'étant retourné, j'ai aperçu le même civil que tout à l'heure. A présent il était debout, absorbé en apparence par la contemplation des cartes de vœux. A haute voix et sans me laisser démonter, j'ai demandé au soldat s'il partait en permission. Lorsqu'il me l'eût confirmé avec une satisfaction évidente, j'ai également demandé dans quelle direction il voyageait.

– "*Vielleicht fahren wir zusammen, Kamarad ?*"

– Non. Malheureusement, il partait pour une autre destination. "*Schade*". Et j'ai retiré une cigarette du paquet que je venais d'acheter. Le civil qui se trouvait à ma gauche venait justement de faire craquer une allumette pour allumer sa cigarette. Je me suis tourné vers lui, lui lançant d'un ton de confiance : "*Auriez-vous l'amabilité ? De nos jours, il faut être diablement économe.*" J'ai vu luire dans ses yeux perçants quelque chose qui ressemblait à un sourire et il m'a courtoisement offert du feu. Pendant que j'aspirais la flamme de l'allumette qu'il tenait à la main à l'aide de ma cigarette, il m'a questionné, comme par hasard : "*Vous partez pour une destination lointaine ?*" – "*Oh, pas très loin d'ici*", lui ai-je répondu, décontracté : – "*A Hanovre*". J'ai aspiré la fumée de la cigarette et j'ai ajouté avec un coup d'œil complice : "*Des obligations de famille*".

Il a jeté un coup d'œil rapide sur mon manteau épais au col en fourrure et m'a interrogé ensuite, comme si sa question n'avait aucune intention précise :

“*Vous venez sans doute des contrées froides ?*”.

– “*Ja, von Osten*” – ai-je répondu, en faisant signe vers l'Est de la tête.

– “*Ost-Preussen ?*” – a-t-il renchéri en me lançant un regard interrogateur.

J'ai opiné de manière équivoque du bonnet, faisant un signe qui pouvait être interprété aussi bien comme un assentiment que comme une négation. Ensuite, je me suis tourné calmement vers mes deux interlocuteurs :

“*Grüss Gott, il est temps de partir*”

– “*Heil Hitler !*”, ont-ils répondu tous les deux en levant le bras.

D'un pas que je me suis efforcé de garder mesuré, j'ai quitté le hall de gare. La rue berlinoise se confondait avec la blancheur de la neige. J'étais plongé dans un temps de gel lumineux. De loin, un agent de police allemand d'une taille démesurée et étonnamment gros se dressait dans son uniforme vert et me regardait. Je suis resté un moment sur place, me demandant quelle direction j'emprunterais. J'ai jeté un regard discret vers la salle d'attente pour vérifier si le civil inquiétant se trouvait toujours sur mes troussees. J'ai observé qu'il avait dépassé le hall de gare en compagnie du soldat et se rendait en direction du restaurant. J'ai respiré plus librement et j'ai entrepris ma première promenade à travers les rues berlinoises nazies. J'étais en proie à des pressentiments sinistres et je n'arrivais presque pas à croire que s'accomplirait le miracle : à savoir que je parviendrais à m'échapper de ce pays horrible. Ce qui est advenu de moi par la suite s'est trouvé être par moments pire encore que j'appréhendais, mais le miracle s'est produit.

* * *

Je me suis promené dans les rues berlinoises avec la mine bonasse d'un petit bourgeois ordinaire. Réfléchissant à nouveau à tous les détails de la mise en œuvre de mes projets, j'ai repassé en mémoire le déroulement de mon entreprise périlleuse et ce depuis le début : il était devenu impossible de rester plus longtemps à Varsovie. Depuis plusieurs semaines déjà, la *Gestapo* jouait avec moi au jeu du chat et de la souris. Je ne pouvais plus poursuivre mes activités et, en raison de ma situation spécifique, il m'était impossible de me cacher. Mon sort était comme suspendu à une épée de Damoclès qui serait prête à s'abattre sur ma tête à chaque instant. Tous mes amis sentaient que je jouais avec du feu, que mes jours – mes heures peut-être – étaient déjà comptés... Ils me pressaient de fuir au plus vite.

J'ai préparé longuement les modalités de mon évasion. Nous avons échafaudé plusieurs projets, dont certains étaient de nature carrément fantastique. Figurez-vous que l'on avait préparé à mon intention le passeport de quelqu'un qui était turc de naissance, mais qui s'était fait naturaliser citoyen argentin et dont le domicile permanent était situé dans la dépendance hollandaise de Curaçao. Le passeport avait été établi par le consulat argentin à Paris. Sur le document, les dates de naissance avaient été altérées de main de maître, de manière à concorder avec mes données personnelles et on y avait apposé ma photo. Le nom était à ce point étrange et long que je ne m'en souviens même plus. Il se peut que ce passeport, qui me débarrassait de mon identité juive et me métamorphosait de surcroît en ressortissant argentin, m'eût permis de quitter posément et commodément les pays sous domination nazie, mais nous avons rejeté ce plan : un Turc, qui se trouvait être citoyen argentin, ayant résidé à Paris, dont le domicile permanent était établi dans une île hollandaise et qui n'était capable de parler ni le turc, ni l'espagnol, ni le hollandais, ni même le français : voilà, me suis-je dit, un genre de Turc qui serait pour le moins un Turc suspect. Je n'ai pas voulu prendre ce risque "turc". S'y ajoutaient en outre des motifs d'ordre moral en raison desquels il ne me paraissait pas possible de quitter la Pologne sous une identité d'emprunt : pour une raison bien précise, j'étais susceptible, en agissant de la sorte, de mettre en péril des dizaines et peut-être même des centaines d'autres personnes. J'ai donc décidé de ne pas partir avant que je n'aie réussi à me forger, ne fût-ce qu'une apparence de légalité pour mon voyage, c'est-à-dire de quitter la Pologne sous ma propre identité de manière à ce qu'il subsiste dans un bureau allemand quelconque une trace attestant que j'avais quitté le pays légalement. Il n'était pas facile d'organiser quelque chose de ce genre. Cela paraissait même impossible. Nous savions que la corruption régnait dans les services allemands d'occupation à Varsovie et qu'il était même possible d'obtenir bien des choses auprès de certains fonctionnaires de la *Gestapo* : contre des espèces sonnantes et trébuchantes. Mais encore fallait-il disposer des liaisons requises pour y avoir accès. Et voilà justement ce qui nous faisait défaut.

Avec le petit nombre de camarades qui étaient au courant de toute cette affaire relative à mon évasion, nous avons réfléchi à divers plans. Nous avons soupesé et examiné les chances qu'offrait chaque projet et nous les avons rejeté les uns après les autres. Nous avons même concocté le plan bizarre de simuler formellement mon décès. Comme il y avait abondance de décès à Varsovie à ce moment-là, on aurait fait enterrer un tiers sous mon identité, ensuite des funérailles auraient été organisées à "mon" intention et ma "mort" aurait été consignée dans tous les registres ad hoc. Puis, j'aurais pu fuir le pays, avec la conscience tranquille, sous une fausse identité. Au début, ce plan me

plaisait bien et nous avions même commencé à organiser des préparatifs pour la mise en œuvre de ce projet invraisemblable. Mais ultérieurement cette mise en scène m'a paru trop surréaliste et trop "bonne" pour pouvoir véritablement être mise en œuvre. Trop de gens nous connaissaient et il aurait suffi qu'on me reconnaisse quelque part après mes "funérailles" pour que se répande la nouvelle sensationnelle que le défunt se promenait en parfaite santé, nouvelle qui n'aurait pas manqué d'être rapportée à la *Gestapo*, ce qui aurait eu pour conséquence que cet "excellent plan" aurait entraîné non seulement ma propre mort, mais peut-être également celle d'autres personnes. C'est pourquoi nous avons rejeté ce plan et nous avons cherché pendant longtemps à atteindre notre objectif par d'autres voies.

Entre-temps, les semaines s'écoulaient dans l'inquiétude et la douleur, tandis que j'appréhendais à chaque instant – de jour comme de nuit – les coups violents frappés contre la porte annonçant l'irruption des hommes portant la casquette ornée de la tête de mort, prêts à s'emparer de mon corps et de mon âme, et dont la seule vue suffisait à figer le sang dans les artères.

Au cours de ces jours-là, Mania, ma courageuse épouse, et Artur, notre fils âgé de 9 ans, ont tout mis en œuvre afin de me rendre la vie plus légère. Chaque matin, je sortais de chez moi pour m'acquitter de tâches qui ne faisaient qu'intensifier le danger de mort auquel j'étais exposé (39). Mania m'accompagnait toujours jusqu'à la porte avec un sourire encourageant. Mais cette affectation de courage était démentie par son regard étrangement impuissant et la voix atone dont elle murmurait, d'un ton à peine audible :

– *"Sois prudent..."*

Et Artek qui, couché dans son lit, la couverture tirée jusqu'au menton, s'amusait à contempler l'haleine chaude émanant de sa bouche dans la pièce non chauffée, avait coutume de me jeter avant mon départ un long regard de ses grands yeux intelligents :

– *"Papa, ne rentre pas tard. Papa, il fait tellement triste..."*

Aucun des deux ne me demandait où j'allais. Mania, parce qu'elle était au courant de nos affaires, et Artek parce que je l'avais mis en garde d'emblée :

– *"De nos jours, on ne peut rien demander et on ne peut répondre à personne."*

Tu comprends, fiston ?"

Et de son petit visage pâle et anormalement sérieux qui encadrait ses grands yeux, qui paraissaient énormes, il a murmuré :

– *"Oui, papa, je comprends..."*

Il a tenu sa promesse avec le plus grand sérieux, avec fierté et fidélité. Il se sentait impliqué à part entière dans le jeu tragique des adultes.

Lorsque je rentrais le soir, ouvrant la porte quelques instants avant le couvre-feu, Mania laissait tomber des mains la chemise qu'elle réparait à la lueur du clair-obscur que diffusait la chandelle de suif et je remarquais comme un soulagement sur son visage tandis qu'une espèce de relâchement détendait son corps, tout raidi par l'angoisse et l'attente. Ils paraissaient semblables à des mourants privés de force lorsqu'ils répondaient à mon baiser, se forçant à esquisser un sourire à peine perceptible sur leurs lèvres livides. Artek laissait tomber le livre dans lequel il s'était plongé, sa tête inclinée presque à même la chandelle qui illuminait la table, et, dansant autour de moi, il s'emparait de mes mains gelées :

– “Ah, papa, tu es enfin là, nous jouerons à un nouveau jeu aujourd'hui n'est-ce pas ?”

Et, de tout son petit corps nerveux, il respirait la joie.

D'habitude, je me réchauffais un peu plus tard en serrant entre mes mains un verre de thé pâle et en consommant le repas que Mania avait réussi à se procurer par quelque tour de prestidigitation. Puis, j'écoutais son rapport sur la journée écoulée. A demi-mot et de manière allusive, pour que le petit ne nous comprenne pas, elle me racontait lequel de mes camarades était passé aujourd'hui et ce qu'il avait remis. Ensuite elle m'indiquait d'un signe où elle avait rangé ce que les camarades m'avaient apporté.

Pendant ce temps-là, Artek paraissait absorbé par ses occupations : comme s'il n'entendait rien et ne comprenait rien. Mais souvent j'étais surpris par le regard scrutateur que lançaient ses yeux brillants lorsqu'il nous regardait de temps à autre. Et puis, un peu honteux, il baissait les yeux, chaque fois que je croisais son regard, comme s'il avait été surpris en train de commettre un méfait... Plus tard, se conformant scrupuleusement à notre convention, il restait couché dans lit, le visage tourné vers le mur et affectait de dormir pendant que je travaillais encore pendant plusieurs heures à ma table. Je savais qu'il écoutait de toutes les fibres de son âme le bruissement des papiers que je manipulais et le crissement de la plume que je tenais en main pour écrire et que, tout comme sa maman, il restait couché, retenant son haleine et redressant ses oreilles : n'entendait-on pas frapper à la porte ? N'allaient-“ils” pas venir m'appréhender au beau milieu de mon travail clandestin ?

C'est ainsi qu'un jour s'éternisait après l'autre. Tous les jours la *Gestapo* arrêtait des dizaines de gens et parmi eux bon nombre de mes amis. En outre, chaque jour quelque autre de mes amis était convoqué à se rendre au bureau de la *Gestapo* “pour une discussion”. Et il n'y avait quasiment personne qui rentrât chez lui après pareille “discussion”. Je vois aujourd'hui s'esquisser en imagination les visages de

nombreux, très nombreux amis et camarades, arrêtés au cours de ces jours-là, soit chez eux soit au cours de pareilles “conférences”.

Certains d’entre eux ont déjà rendu l’âme depuis longtemps, morts en martyrs au cours des tortures raffinées appliquées par la *Gestapo*.

Au cours de cette période, j’étais engagé moi-même sur une pente glissante. Tous les jours quelqu’un me suivait pas à pas. Souvent je reconnaissais la personne qui m’avait pris en filature la veille ou l’avant-veille. Parfois, il s’agissait d’un individu habillé en paysan polonais ; à l’occasion, d’un quidam attifé comme un citadin ordinaire ou par moments encore, déguisé en garçon de rue. “*A quel jeu joue-t-on ici ?*” me demandais-je. Pourquoi ne s’emparent-ils pas de moi sans autres façons ? On m’avait déjà avisé depuis longtemps qu’on me convoquerait à une “discussion”. Alors qu’attendaient-ils ? – Mes camarades et moi supposions qu’avant de m’arrêter, ils souhaitaient que je les mette sur la piste de l’organisation tout entière, du groupe clandestin qu’ils cherchaient à découvrir et dont ils rendaient responsable la population juive précisément. Ils exigeaient de la part du “*Judenrat*” qu’il leur livre les dirigeants des organisations patriotiques polonaises clandestines.

Dans la rue, je me livrais des heures durant à des manœuvres destinées à semer l’indésirable qui se trouvait à ma traîne, avant de me rendre chez les personnes que je devais voir. Souvent, je perdais ma journée entière parce que je ne parvenais pas à me soustraire à celui qui m’avait pris en filature et à faire en sorte qu’il me perde de vue. Il m’arrivait fréquemment de ne pas répondre à la salutation d’un ami en rue afin de ne pas faire peser de soupçons sur sa personne. C’était une vie étrange avec le sentiment insupportable d’être un condamné que l’on laissait uniquement encore courir en liberté par jeu. Mais pour combien de temps ? Le condamné ignore à quel moment sa tête tombera : dans cinq minutes, dans deux heures ou le lendemain ? Vivre dans de pareilles conditions engendre une souffrance tout à fait particulière. Souvent, je pensais que mes nerfs flancheraient, qu’ils ne supporteraient plus de continuer ainsi et je devais réprimer de toutes mes forces le désir de me jeter sur ceux qui me filaient ou d’exiger qu’ils mettent fin à leurs manigances. Qu’ils m’arrêtent donc, qu’ils fassent de moi ce qu’ils veulent, mais qu’ils cessent enfin de me poursuivre.

Mais pire encore était la hantise constante que je ne mène involontairement les espions vers les adresses qu’ils cherchaient et que ne souffrent ainsi par ma faute des camarades dont je me sentais proche ou même des inconnus, voire des personnes innocentes. J’avais l’impression de faire preuve d’une prudence absolue, d’être tout à fait insoupçonnable lorsque je me rendais chez quelqu’un. Toutefois, il est survenu un jour un incident qui a fait voler en éclats ma belle certi-

tude : je m'étais rendu auprès de mon camarade le Dr B. qui, tout en étant un militant actif du Parti Socialiste Polonais, ne faisait pas partie des figures qui se manifestaient vers l'extérieur et qui étaient très familières à un large public. Au cours de la défense de Varsovie, il n'avait joué aucun rôle public et à présent il n'entretenait qu'un rapport très distant avec notre travail clandestin. C'est pourquoi il espérait parvenir – qui sait ? – à “surnager”, en tant que citoyen vivant dans la légalité et étranger à la vie politique. Avec notre aide, il s'était organisé de manière à apparaître comme un des dirigeants de l'institution d'assistance officielle qui se chargeait de trouver un logement pour les milliers de malheureux transformés en sans-abri en raison de la “*Blitzkrieg*” meurtrière et des déportations – non moins meurtrières – auxquels les Allemands procédaient sans arrêt. Les activités de l'institution se déroulaient au grand jour. Des centaines de personnes s'y trouvaient continûment et attendaient qu'on leur trouve quelque refuge. C'est pourquoi nous utilisons le Dr B. en tant que point de liaison dans des cas spéciaux. Il était en effet très simple de prendre tout bonnement place dans la queue formée par les sans-abri, afin qu'il nous transmette les quelques éléments d'informations ou les instructions qu'un tiers lui aurait communiqués précédemment de la même manière.

A l'époque, j'ai voulu transmettre un jour, par son intermédiaire, une information importante à mes camarades. Ayant adopté au préalable les mesures de précaution habituelles, je me suis rendu à l'institution où j'ai pris place dans la queue. Il m'a remarqué et m'a fait entrer dans son bureau. Sous prétexte de remplir une demande d'obtention d'un logement, nous avons discuté pendant dix minutes des questions dont nous devons nous entretenir. Il devait me remettre le lendemain la réponse que j'attendais de la part de mes camarades. Mais il ne s'est pas présenté à son travail le lendemain. La *Gestapo* l'avait arrêté à l'aube et nous ignorons à ce jour où gisent ses ossements (40).

Naturellement, je pouvais me consoler à l'idée que cette arrestation tenait peut-être à d'autres causes et n'avait rien à voir avec la visite que je lui avais rendue. Après tout, je m'étais déjà rendu chez lui d'une manière analogue auparavant, à plusieurs reprises. Mais le fait que je ne pouvais absolument pas être certain qu'il n'avait pas été arrêté par ma faute m'a ôté le peu de tranquillité qui me restait encore. Je ne ressentais plus aucune émotion au cours du jeu du chat et de la souris que pratiquaient à mon égard les mouchards qui me suivaient à la trace dans les rues ; et le fait de déjouer leur filature ne suscitait plus en moi la satisfaction que j'éprouvais auparavant : parce qu'à présent je n'avais plus la certitude que je parvenais effectivement à les berner. Le monde tellement étouffant dans lequel je me trouvais me paraissait plus étouffant encore. C'était comme si j'avais porté un nœud coulant autour du cou qui me serrait toujours davantage. Et à présent, avec tous les soup-

çons qui me venaient à l'esprit, je désirais de plus en plus ardemment échapper à cette situation. Tout me criait : "*Pars, pars le plus vite que tu peux, avant que tu ne sois définitivement étranglé !*". Maintenant, je sentais, comme d'instinct, que s'approchait l'instant critique où la trappe du piège dans lequel je me trouvais allait se refermer sur moi.

C'est précisément à ce moment-là que nous avons réussi à établir le contact que nous désirions depuis si longtemps avec les fonctionnaires corrompus de la *Gestapo* : en échange d'une certaine somme, des Polonais influents ont entrepris d'obtenir de la *Gestapo* une autorisation de quitter le pays, établie à mon nom. La procédure était la suivante : le fonctionnaire acheté devait remettre à la signature le document portant mon nom en même temps qu'une liasse de documents parfaitement réguliers. Nous spéculions sur le fait que le fonctionnaire supérieur signerait par automatisme. C'est pourquoi je courais tout de même un certain risque : à savoir que le fonctionnaire supérieur ne remarque la manœuvre et ne se mette à poser des questions au sujet de la personne en faveur de laquelle on lui demandait d'établir une autorisation de quitter le pays ou qu'il n'exige la production de la requête et du dossier relatif à l'intéressé. Ceux qui ont entrepris d'organiser cette affaire avaient attiré mon attention sur ce danger et m'ont demandé si j'acceptais d'en prendre le risque. Je l'ai pris et le stratagème a fonctionné : j'ai obtenu le document.

Au même moment s'est présenté aussi un Juif hollandais qui se trouvait en rapport avec le consulat des Pays-Bas et qui essayait prudemment de gagner un peu d'argent grâce à cette connection, en faisant établir des visas hollandais pour certaines personnes. Grâce à ce Juif, je suis entré en rapport avec un journaliste hollandais qui était venu étudier la situation à Varsovie ainsi qu'avec le consul des Pays-Bas. Le consul m'a promis un visa. Ce visa n'offrait pas la moindre certitude que je serais effectivement admis à fouler le sol néerlandais. Nous savions que les gouvernements étrangers avaient désormais adopté une attitude extrêmement sévère et prudente, s'agissant de l'admission d'étrangers dans leur pays, et qu'un véritable visa hollandais devait être couvert par l'obtention d'une confirmation préalable émanant du gouvernement de La Haye. Toutefois, ce visa m'offrait une certaine chance et cette chance était ma seule planche de salut parce que de toute façon je n'avais pas d'alternative.

Je disposais d'un vieux passeport, expiré depuis belle lurette. Le falsifier par l'inscription d'une prolongation sur le feuillet approprié n'offrait aucune difficulté particulière aux yeux de spécialistes dans ce domaine. On a également fait apposer sur ce passeport le visa hollandais.

Nous avons échafaudé ainsi un plan qui était le plus simple et le plus dangereux qui soit : je voyagerais sous mon propre nom en traversant carrément l'Allemagne hitlérienne, de manière à tenter de gagner l'Europe occidentale. Aucune autre possibilité ne s'offrait à moi. En dépit du péril que représentait cette entreprise, nous avons calculé qu'avec un peu de chance, le projet pouvait réussir : nous comptions sur le chaos régnant au sein des services d'occupation allemands et cette spéculation s'est avérée fondée.

Nous prévoyions que tandis que la *Gestapo* me rechercherait à Varsovie, à Berlin on ne serait pas au courant du fait que j'étais recherché. Et cette supputation s'est également vérifiée.

Du reste, qu'avais-je à redouter au juste ? Etre arrêté à Varsovie ou à Berlin, c'était du pareil au même. Mais alors qu'à Varsovie mon arrestation paraissait inéluctable, le voyage m'offrait tout de même une certaine chance de salut.

Tous les préparatifs du projet étaient achevés. Nonobstant les pires difficultés, toutes les formalités avaient été accomplies. A présent, je n'avais plus le temps d'y réfléchir et de m'y attarder. Il s'agissait d'agir.

La soirée précédente, mes camarades proches – eux qui étaient au courant de l'ensemble du projet – ont pris congé de moi d'une manière émouvante et chaleureuse : nous étions réunis dans un local verrouillé. Les fenêtres étaient masquées par des rideaux afin qu'aucun coup d'œil indésirable ne nous repère. Un premier camarade a extrait de sa poche une bouteille d'alcool, un deuxième a déroulé un paquet qui enveloppait un hareng. Un troisième – le propriétaire du logement dans lequel nous nous trouvions – nous a fait la surprise de nous régaler d'un repas cuisiné qu'il avait préparé. Il s'agissait des plats les plus simples qui soient, mais pour nous, en pleine Varsovie hitlérienne, nous faisaient l'impression de denrées de luxe, dignes d'une table royale. La joie régnait, une ambiance joyeuse, comme lors d'une véritable réunion amicale bundiste, quoique nous baissions nos voix afin que l'on ne nous entende pas de l'extérieur. Un étranger qui nous aurait aperçu à ce moment-là, eût été convaincu que nous formions une compagnie insouciant et joyeuse. Rien ne laissait apparaître qu'il s'agissait de personnes menacées de toute part par ces chiens de la *Gestapo*, de gens qui risquaient quotidiennement leurs vies et qui s'exposaient tous les jours à un danger mortel.

Ce faisant, nous n'avons pas oublié de passer en revue une dernière fois tous les détails du travail à accomplir, de la lutte à mener sur place et toutes les tâches que mes camarades me confiaient – si j'avais la chance de m'en tirer sain et sauf – pour que je m'en acquitte "là-bas", dans le monde libre dépeint sous des couleurs fantastiques.

Le propriétaire du logement, l'une des personnes les plus audacieuses que je connaisse (41), m'a serré dans les bras et, me regardant dans les yeux avec une affection fraternelle, il m'a déclaré :

– *“Ainsi donc, demain à l'aube tu te mettras en route. Tu es un gaillard qui attire la chance. Je suis certain que tu réussiras dans ton entreprise... Mais, pense-y, ne nous oublie pas...”*

Le lendemain, à l'aube, en préparant mes bagages, je repensais continuellement à ces derniers adieux avec mes camarades les plus proches : les reverrais-je jamais un jour ? Parviendrais-je à rejoindre vivant cette autre partie du monde, encore libre, parviendrais-je à y faire rapport au sujet de leur héroïsme obstiné, de leur dévouement silencieux, mais infini ? Je me remémorais, l'une après l'autre, les silhouettes de chacun de ces amis chers et proches aux côtés desquels j'avais travaillé et lutté pendant des dizaines d'années.

L'aube était grise, hivernale. Nous nous affairions, Mania et moi, avec précipitation dans la chambrette étroite, plongée dans l'obscurité. Nous n'avions pas allumé de lumière de crainte d'attirer l'attention de nos voisins et pour éviter de réveiller notre fiston qui était couché dans son lit. Seul un filet parcimonieux de lumière, qui filtrait à travers la fenêtre, nous éclairait, aussi tout nous tombait-il des mains. Mania s'efforçait de rester calme et a même trouvé suffisamment de force pour arborer sur son visage un sourire qui lui donnait un air insouciant. Elle s'employait à me calmer et Dieu sait ce que cet effort lui en a coûté. Mais même dans la pénombre, je voyais l'expression de ses yeux : et celle-ci annulait tous ses efforts, contredisait le sourire et l'affectation de décontraction. Chaque fois que je lui tournais le dos, je sentais qu'elle interrompait ce qu'elle était en train de faire et qu'elle restait absolument immobile. J'étais sûr qu'elle se tenait là, sans bouger, et qu'elle endurait sa souffrance en silence. Je me suis retenu pour ne pas la “surprendre”, figée dans cette douleur muette. Mais à moment donné, je me suis tourné : j'ai vu Mania qui se tenait là, le visage éteint, comme pétrifiée, les doigts entrelacés qui comprimaient sa poitrine, me fixant de ses yeux grand ouverts, comme si elle avait voulu absorber en elle chacun de mes mouvements. Son regard m'a bouleversé : il exprimait une douleur infinie et une terreur folle. Lorsqu'elle s'est rendu compte que je la regardais, elle a poussé un petit cri d'effroi silencieux et puis elle a immédiatement repris son rangement avec le même calme qu'auparavant. S'efforçant de masquer ce qu'elle ressentait, elle s'est mise à me faire la morale d'un ton rationnel et impersonnel :

– *“Ne reste pas là à me contempler... Crois-tu donc que tu as le temps de rester planté comme une statue ? On va bientôt venir te chercher...”*

Pourtant, cette fois-ci, elle n'est pas parvenue à contrôler sa voix rauque, chargée de larmes. Nous avons entendu frapper doucement à la porte. C'était le signal convenu avec le camarade polonais qui devait me mener jusqu'à la frontière du "*General-Gouvernement*". Nous lui avons ouvert en silence. Il nous a fait savoir en chuchotant que la rue était "nette", et qu'aucun des limiers de l'ennemi ne se trouvait près de la porte.

NOTES

- 1 On trouve également la graphie Zygelbojm. L'orthographe figurant sur le papier à lettres londonien du dirigeant bundiste est cependant bien Zygielbojm. Je voudrais remercier ici M. Leo Greenbaum, archiviste à la YIVO (New York) qui a eu l'obligeance de me communiquer divers documents en provenance du fonds Zygielbojm des archives du *Bund*.
- 2 Je me réfère essentiellement pour ces données à la préface de Sh. Hertz au volume commémoratif paru sous le titre *Zygielbojm-Bukh* aux éditions *Unzer Tsayt*, New York 1948 (pp. 11-40) ainsi qu'à l'article figurant sous le *Verbo Zygielbojm* dans le *Leksikon fun der nayer yidisher literatur*, vol. III, New York 1960. On trouvera quelques précisions complémentaires dans Aviva Ravel, *Faithful unto Death*, Montreal 1980, biographie de Zygielbojm contenant de larges extraits de ses écrits que j'ai pu consulter grâce à l'obligeance de Henri Minczeles.
- 3 *Kheyder* : école juive traditionnelle en Europe de l'Est.
- 4 Cf. Bernard K. Johnpoll, *The Politics of Futility*, Ithaca 1967, pp. 227-228.
- 5 Cf. Hertz, *loc. cit.*
- 6 Zygmunt Hering : Beau-père du dirigeant communiste polonais Walecki et beau-frère du militant communiste Jerzy Hering.
- 7 Bernard Goldstein, *Cinq années dans le ghetto de Varsovie* (Bruxelles 1962) et "Wladka" (F. Peltel-Miedzyrzecz, *Fun bayde zaytn geto-moyer* (New York 1948)). Mais on pourrait citer quantité d'autres témoignages bundistes similaires. Par exemple, les souvenirs de "Marissa" (Bronka Faynmesser) dans le numéro spécial d'*Unzer Tsayt* commémorant le 50^e anniversaire du parti (n° 3-4 de 1947, pp. 139-141).
- 8 Cette étude, dont le manuscrit intégral est déposé aux archives du *Bund* à la YIVO, a fait l'objet d'une publication partielle dans le vol. IV (New York 1972) de la *Geshikhte fun Bund* (pp. 197-217). Un résumé de ces chapitres avait paru dans le vol. III de la série *Yidn de l'Algemayne Entsiklopedye* publié par le Fonds Doubnov (New York 1942, col. 673-687), ce qui atteste à suffisance de sa qualité. Ce même résumé a été repris dans le *Zygielbojm-Bukh* (pp. 85-103).
- 9 Les deux chapitres suivants font partie du récit vécu de l'occupation nazie de Varsovie que Zygielbojm avait publié en feuilleton dans le quotidien yiddish new-yorkais *Forverts* et ont été reproduites aux pp. 116-136 du *Zygielbojm-Bukh* (Le premier y a toutefois paru sous le titre "*Der onhayb*", Le Début).
- 10 *Kehilla(h)* (pluriel : *kehillot*) : nom de l'organisation communautaire juive au plan local ayant pour vocation essentielle de répondre aux besoins religieux de la collectivité. Initialement, le *Bund* participait aux élections des *kehillot*, mais le parti a décidé en 1931 de se retirer de ce champ d'activité à la suite d'un débat interne au cours duquel Zygielbojm a précisément joué un rôle majeur (cf. Johnpoll, *op. cit.*, pp. 178-180).
- 11 Il s'agit du traité de capitulation scellant la reddition de la capitale polonaise (28 septembre 1939).
- 12 Cette distribution de vivres était planifiée par une organisation d'obédience nazie, la *Nazional-Sozialistische Wohlfahrt* (cf. Israël Gutman, *The Jews of Warsaw, 1939-1943*, Bloomington-Indianapolis 1989, p. 8).
- 13 Il s'agit du Centre Métropolitain d'Aide Sociale Mutuelle (*Stoleczny Komitet Samopomocy Spoecznej*), connu sous le sigle SKSS.
- 14 *Endeks* : partisans du Parti National-Démocrate (ND), le plus ancien des partis de la droite polonaise, fondé en 1897. Au cours de la deuxième moitié des années 30, cette formation durcit son antisémitisme traditionnel et adopte les théories raciales nazies.

- Ozon* : appellation d'une formation politique gouvernementale à programme fasciste (le Camp de l'Union Nationale, en abrégé : OZN), dirigée par Adam Koc, et dont la ligne antisémite s'intensifie au cours de sa collaboration avec l'ONR-Phalange, mouvement encore plus radical dans son adhésion au fascisme, dont le leader est Boleslaw Piasecki (cf. Pawel Korzec, *Juifs en Pologne*, Paris 1980, pp. 32, 36-39, 243-248 et 258-259).
- 15 Stefan Starzynski, maire de Varsovie lors de l'invasion nazie. Il est permis de se demander si Zygielbojm n'embellit pas son rôle : Starzynski a en effet refusé d'admettre des Juifs à la direction de la Garde Civile, force de police supplétive créée dans la capitale polonaise au moment où les Allemands se trouvaient aux portes de Varsovie (cf. Gutman, *op. cit.*, p. 6 et sources citées par cet auteur, de même *Journal* de Czerniakow in *Les Temps Modernes*, mai 1992, p. 5 sous la date du 15 sept. 1939).
 - 16 *Judenrat* (plur. : *Judenräte*) : institution juive dont la création a été ordonnée par les nazis dans chaque communauté juive de Pologne (lettre de Heydrich en date du 21 sept. 1939 aux chefs des *Einsatzgruppen* concernant "le problème juif dans les zones occupées" dont le contenu a été précisé par des instructions de Frank relatives aux *Judenräte* datées du 28 nov. 1939). Les *Judenräte* devaient servir de courroie de transmission entre l'autorité occupante et la population juive. Mais si les *Judenräte* ont donc été institués pour communiquer les ordres allemands par l'intermédiaire de leurs dirigeants, ils n'en représentent pas moins – à tout le moins *au départ* – la perpétuation de l'auto-administration des *kehillot* d'avant-guerre sous une appellation nouvelle. Il est essentiel de garder à l'esprit cette double nature initiale des *Judenräte*, structures traditionnelles rebaptisées et graduellement instrumentalisées par les nazis, avant de porter un jugement sur leur rôle contesté (cf. Gutman, *op. cit.*, pp. 14-15 et 36-39).
 - 17 Maurycy Mayzel (1872-1940), président de la *Kehillah* de Varsovie, a fui la ville au cours du siège.
 - 18 Adam Czerniakow (1880-1942), ingénieur, directeur de l'École technique professionnelle, a succédé à Mayzel comme président de la *Kehillah*. Se suicidera lorsque débute la grande "Aktion", le 22 juillet 1942, par refus de s'associer à la déportation de la population juive.
 - 19 Gerhardt Mende, adjoint du *Hauptsturmführer* Karl Georg Brandt de la section juive de la *Gestapo* (Dépt. IV-B) à Varsovie, jouera un rôle capital dans la liquidation des Juifs de Varsovie.
 - 20 L'obligation de procéder au recensement et les problèmes occasionnés par les frais de sa mise en route sont évoqués à diverses reprises par Czerniakow dans son *Journal* (aux dates des 12, 14, 16, 21 et 30 oct. ainsi que les 2 et 20 nov.).
 - 21 Cet exode massif et spontané – décrit notamment par Landau et Czerniakow (pour ce dernier, se rapporter à son *Journal*, notamment aux dates du 5 et du 7 sept. 1939) – est aussi bien le fait de la population juive que non-juive. Ceux qui s'étaient distingués par le passé dans la lutte contre le nazisme avaient évidemment tout lieu de craindre le sort que les Allemands leur réserveraient. Ainsi, Y.Y. Trunk décrit sa traversée nocturne – alors qu'il est chargé de bagages rassemblés à la hâte – d'une Varsovie fantomatique et irréaliste, plongée dans l'obscurité la plus totale en raison de l'occultation de toutes les lumières, fuyant la ville sur le conseil de Henryk Erlich qui lui avait téléphoné dès le premier jour des hostilités pour l'inciter à se mettre à l'abri en sa qualité de Président du *Pen-Club* yiddish (in *Poyln*, vol. 7, New York 1953, p. 266).
 - 22 Plus de 7 000 personnes, juives pour la plupart, s'étaient fait enregistrer à Lwow auprès des autorités allemandes en mai 1940 pour être rapatriées dans la zone d'occupation nazie de la Pologne, initiative qui révèle tout à la fois l'ampleur des souffrances endurées sous le régime d'occupation stalinien et

- l'ignorance des projets génocidaires nazis (cf. Jan T. Gross, *Revolution from Abroad*, Princeton 1988, pp. 202-207.)
- 23 Issu d'une famille de Juifs convertis au christianisme, Andrzej Kott était le chef du "détachement de combat" du mouvement de résistance PLAN dont il était, par ailleurs, un des fondateurs. Il n'entretenait aucun lieu avec la communauté juive. Après son arrestation par les Allemands, Kott était parvenu à s'évader (cf. Gutman, *op. cit.*, p. 33).
 - 24 D'autres chroniqueurs et diaristes du ghetto mentionnent l'"affaire Kott" (cf. Gutman, *op. cit.*, p. 33). Contrairement à Zygielbojm, Landau et Ringelblum, Czerniakow ne signale toutefois pas que les Allemands avaient rendu le *Judenrat* responsable de sa capture. Landau, quant à lui, fait également état dans ses notes datées du 20 juin de l'affiche allemande.
 - 25 Sur ces événements, se reporter au *Journal* de Czerniakow à la date du 4 nov. 1939 (*op. cit.*, p. 21).
 - 26 Il s'agit du général von Neuman-Neurode, commandant allemand de la place.
 - 27 En l'occurrence, le *Judenrat* était parvenu, non sans périls, à jouer avec succès la *Wehrmacht* contre la SS. Sur les tensions entre ces deux composantes de l'appareil d'Etat du Troisième Reich au début de l'occupation, cf. Gutman (*op. cit.*, pp. 12 et 48-49).
 - 28 Chaïm (Henryk) Szoszk(i)es, journaliste connu. Parvint à quitter la Pologne en 1940 pour gagner les Etats-Unis où il publiera *Bleter fun a geto-togbukh* (New York 1944).
 - 29 Dr Rudolf Batz, *Standartenführer-SS*.
 - 30 Dans son *Journal*, Czerniakow (*op. cit.*, pp. 22 et suiv.) rapporte que des centaines de personnes se sont rendues chez lui le 5 nov. 1939, que "des foules" se sont rassemblées (au siège du *Judenrat* ?) le lendemain et que la foule fait irruption dans son cabinet le 7 nov.
 - 31 Le décret officiel annonçant la création du ghetto de Varsovie est daté du 2 oct. 1940 et a été porté à la connaissance du public par voie d'annonces diffusées au moyen de haut-parleurs le 12 oct. (Auparavant la zone de résidence juive avait été qualifiée, dès mars 1940, de zone infestée par les épidémies, *Seuchensperrgebiet*). L'internement est entré en vigueur le 16 novembre 1940, date à laquelle toutes les issues du ghetto ont été définitivement bloquées par des gardes allemands et polonais (Gutman, *op. cit.*, pp. 48-61).
 - 32 Le texte qui suit est la traduction des pp. 198 à 219 et 231 à 246 du récit, demeuré inachevé, que nous a laissé Zygielbojm de son évasion du ghetto et de sa traversée de l'Allemagne nazie, tel qu'il figure dans le *Zygielbojm-Bukh* sous le titre *Mayn opfor fun natsi-okupirtn Poyln* (Mon départ de la Pologne sous occupation nazie), pp. 199-316. Le manuscrit originel qui comporte 161 pages est conservé à la YIVO parmi le fonds d'archives du *Bund* (document ME-42, classeur 34 du Fonds Scherer). Des extraits de ce texte avaient paru antérieurement dans le volume collectif *Geto in flamen* (New York 1944, pp. 140-155) sous l'intitulé *Mayn rayze durkhn natsishn gehenum* (Mon voyage à travers l'enfer nazi).
 - 33 Le port d'un brassard blanc de 10 cm de largeur au moins, frappé d'une étoile de David, a été imposé à tous les Juifs indistinctement à partir de l'âge de 10 ans – sans excepter ceux qui s'étaient convertis au christianisme – par une ordonnance du gouverneur-général Dr Hans Frank en date du 23 novembre 1939. La mesure entrait en application à partir du 1^{er} décembre 1939. A Varsovie, le gouverneur – le Dr Ludwig Fischer – a promulgué ensuite une ordonnance similaire qui n'imposait toutefois le port du brassard qu'à partir de l'âge 12 ans. L'introduction de cette mesure de marquage, initialement décriée par l'intelligentsia polonaise, a rapidement entraîné d'elle-même la ségrégation structurelle de la minorité juive, avant même que le ghetto ne fût institué

(Cf. Gutman, *op. cit.*, pp. 29-31). Gutman n'évoque toutefois pas l'imposition – généralisée ? – du port d'un triangle d'étoffe jaune que les Juifs de Varsovie devaient porter au dos, autre mesure humiliante tendant à réduire les Juifs à la condition de parias. Cette pratique est attestée, par exemple, par le reportage publié par *L'Illustration* (Paris) le 24 février 1940 (*La Pologne occupée sous la botte allemande*), pp. 198-199, clichés n° 48.571 et 48.572). Je ne crois pas que le port du triangle jaune ait jamais fait l'objet d'une étude détaillée jusqu'ici.

- 34 Ne pouvaient évidemment songer à sceller leur identité ou, ultérieurement, à se réfugier du côté "aryen" que les seuls Juifs qui avaient une "bonne apparence" (c'est-à-dire qui ne présentaient pas le "type sémite") et qui parlaient le polonais sans trace d'accent. Mais souvent les dénonciateurs parvenaient à déceler l'identité juive d'un passant sur la base d'indices qui découlaient d'un manque d'assurance provenant de l'angoisse suscitée par une vie de bête traquée (cf. l'analyse de Michaël Borwicz in *Arishe papim*, Buenos-Aires 1955, vol. I, Chap. V, pp. 92-119).
- 35 Lodz, rebaptisée *Litzmannstadt*, faisait partie des territoires polonais annexés par le *Reich*, contrairement aux territoires constituant le "*General Gouvernement*".
- 36 Maciej Rataj, candidat malheureux à la présidence de la Diète en 1922, était un leader du PIAST (*Polskie Stronnictwo Ludowe*, Droite Paysanne), parti relativement hostile à la population juive dirigé par Wincenty Witos qui, en tant que Président du gouvernement, organisa une purge systématique des fonctionnaires juifs (cf. Daniel Tollet, *Histoire des Juifs en Pologne*, Paris 1992, p. 262). Avec d'autres formations, le PIAST crée en 1931 le Parti populaire (SL). Il faut signaler que le Parti populaire a rejoint, dans la clandestinité, l'organisation d'aide aux Juifs, *Zegota*, lors de sa création en 1942).
- 37 *Kanarek* : littéralement "canari", oiseau qui, comme on le sait, "chante".
- 38 Gare de Silésie (*Schlesischer Bahnhof*). Il s'agit de l'actuelle *Ostbahnhof* berlinoise, située au sud de la capitale allemande, près de la Spree, à Friedrichshain. Elle fut ouverte en 1842 et portait à l'époque l'appellation *Frankfurter Bahnhof* parce qu'elle assurait la liaison avec Francfort sur l'Oder. Le bâtiment que décrit Zygielbojm fut édifié en 1867-1868 à la place de la gare "francfortoise" antérieure, et a été fortement endommagé au cours de la Seconde Guerre mondiale.
- 39 Zygielbojm s'était séparé de sa première femme Golda Sperling, ouvrière gantière, dont il a eu deux enfants : un fils, Yosef Layb, et une fille, Rifka. Manya (Rosen de son nom de jeune fille), artiste dramatique, était sa seconde épouse et lui a donné un fils, Artur ("Artek") Tuvya. Seul Yosef Layb, fils aîné de Zygielbojm, survécut à la Shoah (Hertz, *op. cit.*, p. 17 et note de la page 23).
- 40 L'éditeur du *Zygielbojm-Bukh* précise que l'avocat auquel il est fait référence est Stanislaw Benk(i)el, militant du Parti Socialiste Polonais (PPS) arrêté par les Allemands en janvier 1940 avec quelque 200 autres personnes (dont plus d'une centaine d'intellectuels juifs), en guise de "représailles" pour l'évasion de A. Kott (voir plus haut, note 23). Benkel est cité à diverses reprises dans la chronique de Ionas Turkov, *C'était ainsi*, Paris 1995 (pp. 35,63,71 et 79).
- 41 L'éditeur du *Zygielbojm-Bukh* nous informe que l'auteur fait référence ici à Bernard Goldstein, membre du comité varsovien du *Bund* ainsi que du comité central clandestin du parti pendant l'occupation. Goldstein lui-même nous a laissé le récit de sa vie dans le ghetto de Varsovie (voir ci-dessus, note 7). Zygielbojm ayant rédigé son récit peu de temps après son arrivée en Occident, on peut supposer que c'est par prudence qu'il a délibérément tu l'identité de ses camarades vivant en Pologne occupée.